

TRANSFORMISME & SOCIALISME

CONCORDANCE

DES

PRINCIPALES REVENDICATIONS

DU

SOCIALISME CONTEMPORAIN

AVEC LES

COROLLAIRES DE LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

PAR

LOUIS DRAMARD

Prix : UN franc

PARIS

En vente : Aux bureaux du PROLÉTAIRE

47, RUE DE CLÉRY, 47

Et chez tous les Correspondants du PROLÉTAIRE

—
1882

LE PROLÉTAIRE

Organe officiel du Parti Ouvrier

PARAISSANT LE SAMEDI

Le Numéro : **10** Centimes

ABONNEMENTS :

DEUX MOIS.....	1 »	SIX MOIS.....	3 »
QUATRE MOIS.....	2 »	UN AN.....	6 »

BUREAUX : 47, rue de Cléry

TRANSFORMISME & SOCIALISME

Par L. DRAMARD

Un volume..... 1 fr.

DU MÊME AUTEUR

VOYAGE AU PAYS DES PROSCRITS

Un volume..... 1 fr.

EN PRÉPARATION

LA FOI NOUVELLE

LIBRAIRIE SOCIALISTE
INTERNATIONALE
ACHILLE LE ROY
6. Rue Soufflot. PARIS

TRANSFORMISME & SOCIALISME

INTERNATIONAL
AMERICAN SOCIETY
OF PHYSICS
AND CHEMISTRY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

TRANSFORMISME & SOCIALISME

CONCORDANCE

DES

PRINCIPALES REVENDICATIONS

DU

SOCIALISME CONTEMPORAIN

AVEC LES

COROLLAIRES DE LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

PAR

LOUIS DRAMARD

PARIS

En vente : Aux bureaux du PROLÉTAIRE

47, RUE DE CLÉRY, 47

Et chez tous les Correspondants du PROLÉTAIRE

—
1882

TRANSFORMATIONS & SOCIÉTÉS

PRINCIPLES REARREBICITORS

AND THEIR IMPORTANCE

TO THE STUDY OF THE SCIENCE

LOUIS BRANCO

NEW YORK: THE SCIENCE PRESS
1885

TRANSFORMISME & SOCIALISME

PREMIÈRE PARTIE

I

Universalité du socialisme.

Nous ne pouvons nous résoudre à employer le mot de parti pour désigner l'ensemble des socialistes répandus dans le monde entier.

Un parti poursuit la réalisation d'une ou plusieurs réformes, le renversement d'un pouvoir, la substitution d'un personnel gouvernemental à un autre. Les partis s'étendent rarement au delà du pays qui les voit naître; tout au plus se propagent-ils, parfois, dans les divers États formés par une même race. Dans tous les cas, les partis conservent toujours une physionomie exclusivement nationale. Rien ne diffère plus, par exemple, d'un républicain français, qu'un républicain suisse ou américain.

Mais quand un corps de doctrines tend à transformer radicalement les croyances, les mœurs, l'état politique, social et économique de tous les

peuples, le mot de parti devient impropre à désigner l'ensemble de ses adeptes, et, quelle que soit notre répugnance à employer dans ce but le mot de religion, nous devons avouer que nul vocable ne se rapproche plus que celui-là du sens que nous cherchons à définir (1).

En effet, parmi les transformations comparables à celle que poursuivent actuellement les socialistes, la seule dont l'histoire ait recueilli les détails a été celle du monde matérialiste et païen en mondes spiritualistes, chrétien et musulman.

Nous n'insisterons pas plus longuement sur ce point important. Mais, quelle que puisse être l'opinion de nos lecteurs à cet égard, nul ne contestera que la propagande socialiste, dépassant le terrain politique et économique, n'ait une tendance bien marquée à envahir la philosophie, les lettres, les sciences, et, en général, toutes les branches de l'activité et des connaissances humaines.

Cette invasion est déjà commencée depuis long-

(1) Dans l'histoire populaire de la philosophie, par Léon Brothier, livre faisant partie de la *Bibliothèque utile*, l'auteur conclut ainsi :

« Les masses intelligentes ne sont ni spiritualistes, ni matérialistes, ni syncrétistes; elles sont et se disent socialistes..... »

« Avec son admirable instinct, le peuple ne voit pas dans le socialisme un parti, *il y voit une religion.* »

M. Léon Brothier pense donc que le socialisme est appelé à remplacer les religions et les philosophies du passé.

Beaucoup d'hommes éminents professent la même opinion en des termes plus ou moins catégoriques. Citons au hasard : Herbert Spencer, Laveleye, Letourneau, Roberly, dont aucun, cependant, ne combat dans les rangs du Parti ouvrier socialiste.

temps, à l'insu même de ceux qui la propagent. Tel combat les socialistes avec acharnement, qui, en science, en littérature, en art, s'inspire de leurs enseignements régénérateurs (1).

En raison des persécutions auxquelles les réformateurs sont encore en butte et de la hideuse misère qui étreint chaque jour davantage les travailleurs, les socialistes militants sont obligés d'employer toutes leurs forces et toutes leurs facultés à soutenir la lutte sans trêve ni merci qui leur est imposée. C'est pourquoi la diffusion de leurs idées dans les autres sphères de l'activité humaine est due le plus souvent, comme nous le faisons observer, à des adversaires ou à des indifférents, subjugués à leur insu, par la force de l'évidence. Parfois encore un ennemi maladroit se charge d'attirer l'attention de nos polémistes sur des séries de preuves et d'arguments qu'ils n'avaient pas aperçues jusqu'alors.

Ainsi, les théoriciens socialistes avaient négligé, jusqu'à présent, de chercher la confirmation de leurs doctrines dans les sciences naturelles et la biologie. Ils n'avaient pas prévu le formidable ébranlement que la théorie de l'évolution allait donner aux bases du vieux monde.

(1) Nous citerons, entre autres, le professeur Hœckel, de l'Université d'Iéna. Nul n'a combattu les socialistes avec plus d'acharnement. Et cependant c'est dans ses ouvrages purement scientifiques que nous avons trouvé les preuves les plus irréfutables des doctrines socialistes.

Non-seulement Hœckel a exposé la théorie transformiste avec beaucoup plus de clarté que Darwin lui-même, mais il l'a appuyée et élargie par ses nombreuses découvertes, et notamment par ses travaux sur l'embryogénie.

Quelques esprits clairvoyants commençaient à peine à soupçonner les lointaines conséquences du transformisme, plus importantes, mille fois, que ne l'ont été celles de la théorie de gravitation universelle. Les lois de Képler, en effet, n'ont bouleversé que les sciences physiques; les lois dites de Darwin bouleverseront les sciences naturelles, bien plus étroitement liées que les premières à l'état social des hommes.

Cette impuissance à prévoir les conséquences d'une théorie naissante est, en réalité, le plus sûr garant de sa diffusion. Le commentateur de l'*Apocalypse* (1) aurait-il osé, en effet, proclamer une vérité dont les corollaires devaient amener la ruine complète des traditions bibliques? La perspective d'un bouleversement social n'aurait-elle pas affaibli, chez le chrétien Darwin, l'amour de la vérité scientifique?

Quoi qu'il en soit, ce furent des conservateurs imprudents, de maladroits amis de l'ordre, qui attirèrent l'attention des socialistes sur la théorie de l'évolution. Ces derniers, contraints pour se défendre, d'aborder le terrain sur lequel se plaçaient leurs adversaires, ne tardèrent pas à reconnaître l'avantage de leur position et trouvèrent dans la doctrine généalogique les plus puissants moyens d'attaque et de défense.

(1) Newton, sur la fin de sa carrière, entreprit un ouvrage sur l'*Apocalypse*; et, par une singulière aberration d'esprit assez commune chez les grands hommes, il comptait plus, pour passer à la postérité, sur ce livre insignifiant et totalement inconnu, que sur ses impérissables découvertes astronomiques.

Notre intention, dans cet ouvrage, est de faire connaître et de réfuter les principaux arguments tirés de la biologie évolutionniste contre les revendications socialistes. Nous essaierons ensuite de signaler les points de contact du transformisme et du socialisme, l'appui mutuel qu'ils se prêtent, et nous terminerons en faisant ressortir l'éclatante confirmation, par la doctrine généalogique, des conjectures les plus audacieuses de nos grands penseurs humanitaires.

La première partie de cette tâche ne sera pas difficile à accomplir, car les objections de nos adversaires sont peu nombreuses et surtout peu sérieuses.

Quant à la seconde partie, nous n'avons pas la prétention de la pouvoir traiter complètement. De plus compétents que nous ne le pourraient même pas dans l'état actuel de la science.

Notre unique désir est de signaler à l'attention des polémistes et des penseurs socialistes cette mine inépuisable d'arguments et d'idées que l'on nomme vulgairement théorie de Darwin et de les engager à porter leurs investigations dans cette voie nouvelle.

II

Objections contre le socialisme tirées de la théorie de l'évolution.

Ces objections peuvent se réduire à quatre, dont une seule est spécieuse et vraiment digne d'examen. Dans son livre sur le *Nouveau Parti*, Benoît Malon les a presque toutes signalées et sommairement réfutées.

Nous les étudierons plus en détail, non pas qu'elles en vailent la peine; mais parce que de leur minutieuse analyse, se dégage la plus rigoureuse démonstration des vérités qu'elles étaient destinées à obscurcir.

La première de ces objections porte sur l'intervention de l'État réclamée par les socialistes en faveur des déshérités. Nos contradicteurs font observer que la lutte pour l'existence est un moyen naturel d'évolution et de perfectionnement.

La deuxième s'appuie sur la loi biologique d'hérédité pour proclamer les avantages sociaux des privilèges héréditaires et de la loi civile actuelle sur les héritages.

La troisième repose sur une observation défectueuse des organismes inférieurs. On en conclut que le communisme se rencontre seulement sur

les derniers degrés de l'échelle animale et que l'individualisme, au contraire, s'accroît en raison du perfectionnement organique et intellectuel des espèces.

La quatrième, enfin, conclut contre l'égalité en se basant sur l'ordre hiérarchique que l'on observe partout dans la nature.

III

PREMIÈRE OBJECTION

La lutte pour l'existence au point de vue social.

Parmi les objections que nous venons d'énumérer sommairement, la première est la plus sérieuse. La voici dans toute sa force :

« La nature est arrivée au perfectionnement relatif des espèces, par l'élimination successive des individus mal conformés. Cette élimination s'est effectuée principalement au moyen de la lutte pour l'existence, dans laquelle les êtres mal doués ont eu le dessous et ont été supprimés par les plus forts et les plus intelligents. Les espèces les mieux appropriées au milieu dans lequel elles vivaient ont ainsi remplacé les autres; et, dans ces espèces mêmes, les individus robustes et industriels, ont eu les plus grandes chances de perpétuer la race.

« Donc les socialistes, en voulant rétablir un équilibre artificiel entre les faibles et les forts et en favorisant ainsi la reproduction des premiers, vont à l'encontre des lois naturelles et ne peuvent aboutir qu'à la dégénérescence de l'espèce humaine. »

Tel est l'argument formulé par les darwinistes hostiles au socialisme; nous l'avons présenté dans

tous ses développements et sans chercher à en atténuer la portée, car c'est à lui seul que peuvent se rapporter tous les plaidoyers d'Hœckel en faveur de la société capitaliste.

Cet argument repose entièrement sur l'élimination des faibles par les forts, comme procédé de perfectionnement des espèces; et pour qu'il ait l'importance qu'on lui attribue, il faudrait prouver en même temps : 1° que la lutte est le seul procédé mis en œuvre pour arriver au perfectionnement de l'espèce humaine; 2° qu'il ne peut pas en exister d'autres.

Or les procédés d'évolution des innombrables espèces végétales et animales sont multiples, souvent antagonistes, et diffèrent suivant les organismes, les circonstances et les milieux.

En généralisant les résultats obtenus par l'observation des espèces inférieures à l'homme, les naturalistes de la nouvelle école ont groupé les modes d'évolution en deux catégories bien distinctes.

En première ligne ils ont placé *l'hérédité*, dont l'influence est générale, constante, et se fait sentir sur tous les êtres, dans quelques circonstances qu'ils puissent se trouver. L'hérédité est, à coup sûr, le facteur d'évolution le plus important, en ce sens que le concours de tous les autres facteurs, pendant plusieurs générations, peut tout au plus en modifier légèrement les résultats.

En second lieu, vient *l'adaptation* ou *sélection naturelle*. On entend par ces mots, toutes les conditions dans lesquelles un être vivant se trouve placé, soit par la force des choses, soit par le fait

de son propre choix. Le choix d'un pays, d'un gîte, d'une alimentation, l'usage de certains organes ou de certaines facultés au détriment des autres, sont des exemples de sélection naturelle. On sait que les facultés et même les organes se développent par l'activité, tandis qu'ils s'atrophient par défaut d'exercice (1).

Or, cette fameuse lutte pour l'existence, si chère aux conservateurs, n'est qu'un des innombrables modes de sélection mis en œuvre par les espèces organisées, et non pas l'unique, ni même le plus important, comme le prétendent nos contradicteurs (2).

(1) Chacun sait que les lapins, réduits à la domesticité perdent la possibilité de faire mouvoir, en tous sens, leurs oreilles qui retombent sur les côtés de leur tête. A l'état sauvage, ces animaux craintifs exercent continuellement les muscles moteurs de leurs oreilles; une fois domestiqués, ils n'ont plus l'occasion de se servir de ces organes, lesquels s'atrophient rapidement.

C'est ainsi que dans la caverne Mammoth, au Kentucky (Etats-Unis), on a découvert des rivières souterraines peuplées de poissons aveugles. Ces poissons possèdent cependant les organes de la vue, mais comme l'obscurité dans laquelle ils sont plongés ne leur permet pas de les exercer, ces organes se sont atrophiés au point de ne pouvoir plus remplir leur fonction normale. Avec le temps, ils s'atrophieront de plus en plus et finiront par disparaître complètement.

(2) Après une longue suite de générations successives, l'adaptation finit par l'emporter sur l'hérédité, mais si l'on ne considère qu'une seule génération, la part de l'hérédité, dans la constitution des individus, est bien plus considérable que celle de l'adaptation. Or, la lutte pour l'existence, qu'on voudrait nous présenter comme le plus important facteur d'évolution, n'est qu'un des nombreux modes de l'adaptation, dont tous les effets réunis ne peuvent même pas contrebalancer l'hérédité seule.

La lutte pour l'existence a certainement contribué au perfectionnement des espèces inférieures, dans la même mesure que les autres modes de sélection énumérés ci-dessus, sans compter tous ceux que nous avons omis : par exemple la sélection sexuelle, les modifications géologiques, l'influence de l'homme et beaucoup d'autres. Toutefois, nous allons démontrer que, parmi tous ces procédés de perfectionnement, la lutte pour l'existence est un des plus imparfaits, un des plus grossiers, et qu'elle est plus nuisible qu'utile, chez les espèces supérieures, douées d'intelligence et de conscience.

La grande loi d'évolution qui régit le monde organique, s'applique aux procédés de sélection aussi bien qu'aux facultés ou aux organes d'une espèce ; et il est aussi peu philosophique de réduire l'humanité aux seuls procédés de perfectionnement des espèces inférieures que de nier la supériorité des organes de l'homme sur ceux de la monère ou de la simple cellule.

Placez une foule de gens aveugles, sourds et muets sur une route, et forcez les d'atteindre à tâtons un but donné. Chacun d'eux sondera le terrain avec son bâton, au risque d'estropier ses voisins ; ceux qui tomberont seront foulés aux pieds par les autres qui trébucheront sur eux ; car ces procédés imparfaits et brutaux seront les seuls qu'ils puissent employer pour atteindre leur but.

Et maintenant, donnez-leur la vue, l'ouïe, la parole. Tout change : ils regardent, écoutent, se concertent, s'entr'aident. N'est-ce pas là le meil-

leur moyen d'atteindre le but, non plus pour quelques-uns, mais pour tous ?

De même, sur les bas échelons de l'animalité, alors que les sens, l'intelligence, les organes mêmes, sont à l'état rudimentaire, l'instinct égoïste de conservation peut seul assurer le développement individuel du petit nombre, et, par suite, l'évolution de l'espèce. Chez les hommes, au contraire, le progrès en tout genre marche en raison de la sociabilité, qui permet la division du travail ; et le perfectionnement de tous, par la solidarité humaine, sera plus facile à obtenir que le perfectionnement de quelques-uns par l'égoïsme bestial.

Les darwinistes antisocialistes ont eu le tort de considérer l'espèce humaine comme soumise aux mêmes lois d'évolution que les espèces inférieures. C'est absolument faux, même physiquement, puisque l'homme utilise les forces de la nature, l'eau, le feu, les vents qui écrasent la basse animalité ; c'est encore plus insoutenable au point de vue moral et intellectuel. Du reste, certains animaux supérieurs ont, eux-mêmes, remplacé la lutte entre eux par l'association ; l'humanité régénérée la remplacera par la solidarité.

En dehors des naturalistes darwiniens, dont nous venons de réfuter les sophismes, il existe une catégorie spéciale de prétendus amis du progrès, qui, sous prétexte de se conformer aux lois de la nature, voudraient probablement nous ramener au niveau de nos ancêtres, les singes anthropoïdes, si ce n'est plus bas encore.

La nature qui puise à l'infini, qui prodigue des

millions de germes pour assurer l'existence d'un seul individu, qui, de plus, dispose de l'éternité, n'a pas déterminé d'avance les lois que découvre aujourd'hui l'étude patiente du naturaliste. Elle produit abondamment, au hasard, plus d'organismes que notre planète n'en pourrait contenir. Ces êtres se disputent la nourriture et l'espace, se heurtent, luttent, s'exterminent, et les mieux armés pour le combat ont quelques chances de survivre aux autres.

Alors les naturalistes étudient l'évolution des espèces survivantes et les nombreuses péripéties qu'elles ont dû traverser pour arriver jusqu'à nous. Ils accumulent les observations, groupent les faits, les classent, les généralisent et finissent par découvrir la loi qui les régit. Mais cette loi découle des faits biologiques eux-mêmes et ne leur est pas antérieure comme on voudrait nous le faire croire.

Les badauds, ceux qui éprouvent le besoin de vénérer ou d'adorer n'importe quoi, se sont assez longtemps extasiés sur la prévoyance de la nature, qui a si merveilleusement adapté les êtres aux milieux dans lesquels ils vivent. L'observation nous démontre, au contraire, qu'elle les produit pêle-mêle, au hasard, sans s'inquiéter de leurs besoins. Tous ceux qui ne peuvent s'adapter à leur milieu, périssent. Les autres évoluent de façon à s'y adapter de plus en plus. Et après des milliers de siècles de lents progrès, dus aux êtres en voie d'évolution, leurs descendants finissent par hériter d'une organisation à peu près en rapport avec le milieu dans lequel ils vivent.

Et ce sont des hommes intelligents qui admirent un procédé aussi grossier pour arriver au perfectionnement des races !

Étudions froidement les manifestations de l'aveugle nature, qui produit indistinctement le bon et le mauvais. Éliminons, dans la mesure du possible, les maux dont elle nous afflige, et reprenons à notre compte ce qu'il peut y avoir de bon dans ses procédés d'évolution, sans préjudice de ce que nous pourrions découvrir nous-mêmes.

C'est ce que font tous les jours les horticulteurs et les éleveurs de bestiaux. Lorsque ces derniers veulent améliorer une race de bœufs, par exemple, ils n'abandonnent pas un troupeau au hasard, jusqu'à ce que les trois quarts aient péri de faim ou de misère, pour proclamer les survivants, plus au moins exténués, dignes de perpétuer la race. Bien au contraire, ils entourent les individus soumis à l'expérience de tous les soins possibles, et, au lieu de mettre, comme la nature, des siècles entiers pour transformer une variété, ils la transforment en quelques années, d'après le plan qu'ils ont tracé d'avance (1).

Ce que des spéculateurs accomplissent journellement pour des plantes et des animaux, ne devrait-il pas être tenté depuis longtemps dans l'intérêt

(1) Sans parler des nombreuses variétés et espèces végétales positivement créées par les horticulteurs, nous citerons une variété de bœufs sans cornes, obtenue par les éleveurs de la Plata dans l'espace de quelques années seulement. Aujourd'hui, les bœufs sans cornes sont en majorité dans la Plata.

Le passage suivant, d'Hœckel est caractéristique :

« Un des éleveurs anglais des plus expérimentés, sir

de l'humanité entière? La science a démontré maintenant que nous tenons entre nos mains le sort des générations futures, et que nous pouvons produire une race physiquement et intellectuellement supérieure à la nôtre.

Que la science poursuive donc sa marche glorieuse, car le jour approche où elle aura sa part légitime dans le gouvernement des peuples et l'évolution des sociétés. Toutefois, en surprenant les secrets de la nature, gardons-nous bien de la plagier. Nous n'avons pas, comme elle, des matériaux sans nombre et le temps illimité, mais nous possédons en plus l'intelligence pour observer, comparer et choisir.

L'étude de la sélection naturelle, chez les animaux et même chez les plantes, entr'ouvre au penseur des horizons nouveaux sur le grand problème de la perfectibilité. La sélection procède, en effet, aussi souvent de l'instinct des êtres organisés, de leur volonté même, que des forces aveugles et fatales de la nature ambiante; et cette influence de l'être lui-même, sur l'évolution de l'espèce, s'accroît en raison de son perfectionnement organique.

Pour en revenir à la concurrence vitale, ou lutte pour l'existence, l'étude de l'évolution nous ap-

John Sebright, pouvait dire qu'en trois ans, il produirait chez un oiseau une plume donnée, mais que pour obtenir telle ou telle forme de la tête ou du bec il lui fallait six ans. »

HOECKEL.

*(Histoire de la création des êtres organisés
d'après les lois naturelles.)*

prend qu'elle a détruit plus d'espèces qu'elle n'en a perfectionné. Il faut être vraiment à court d'arguments pour saisir, comme une arme contre le progrès, cette loi barbare, qui prouve l'inconscience de la nature, cette loi de misère et de douleur, contre laquelle réagissent, depuis les temps les plus reculés, les efforts de plus en plus efficaces des êtres organisés, cette loi de la basse animalité, que détruira certainement la sélection humaine, la plus puissante de toutes, parce qu'elle est la seule consciente de ses opérations.

En voulant rétablir l'équilibre social en faveur, non pas spécialement des faibles, mais des déshérités, ce qui n'est pas la même chose, les socialistes font de la sélection intelligente.

Si cette intervention conserve l'existence de quelques individus mal doués, elle sauve beaucoup plus encore de sujets sains, robustes, intelligents, qui auraient péri ou se seraient atrophiés sans cela.

Or, ces derniers ont mille chances de plus que les premiers de se reproduire et de perpétuer la race. Ils en auront encore bien davantage, quand la *sélection militaire*, dont les funestes effets sont proclamés par notre contradicteur Hœckel, ne contraindra plus nos jeunes filles à choisir des maris parmi les réformés, et nos jeunes gens robustes à récolter des maladies honteuses dans les bouges de la prostitution.

Le rétablissement de l'équilibre social favorise donc le perfectionnement de l'espèce, bien loin de l'enrayer; d'autant plus que, dans l'état social actuel, les gens prétendus bien doués, ceux qui ont

toutes les chances de survivre et de faire souche, ne sont ni les plus sains, ni les plus intelligents, ni les plus vertueux, mais bien les plus riches et souvent les plus abâtardis.

Si les admirateurs de la lutte pour l'existence étaient logiques et de bonne foi, ils réclameraient au moins, comme le fait observer Benoît Malon, l'égalité du point de départ. En effet, dans la lutte pour la vie, telle qu'elle existe entre les êtres organisés, les combattants n'ont d'autres avantages, les uns sur les autres, que la force corporelle et l'intelligence.

En réclamant pour chaque être humain sa part des avantages sociaux, les réformateurs se conforment donc, en réalité, aux lois naturelles, tandis que les conservateurs en faussent les bons résultats par les avantages immérités qu'ils assurent à quelques-uns.

De tout ce qui précède, nous pouvons maintenant tirer les conclusions suivantes :

Les différents facteurs d'évolution, qui souvent agissent en sens contraire, peuvent être classés, à notre point de vue, en deux catégories nouvelles :

1° Ceux que subissent les êtres soumis à l'évolution, par le fait des influences extérieures ;

2° Ceux qui sont produits par les tendances, les efforts, les instincts, les volontés mêmes des êtres qui évoluent.

La lutte pour l'existence se trouve placée dans la première catégorie. Si l'on ne doit rien tenter pour en atténuer les mauvais résultats, sous prétexte qu'elle est une loi de nature, nous ne voyons pas pourquoi l'on se permet de garnir les

monuments de paratonnerres, pour les préserver de la foudre, qui agit, elle aussi, d'après les lois sacrées de la nature.

En outre, l'étude de la zoologie nous apprend que la lutte pour l'existence devient de moins en moins générale, à mesure que l'on s'élève dans la série des êtres. Les plus vils organismes seuls combattent envers et contre tous, dévorant leurs semblables comme les autres. Chez les mammifères, on peut déjà remarquer l'association familiale; quelques espèces plus intelligentes s'associent par tribus, par nations même. Enfin, chez l'homme, les plus brillants résultats de la civilisation ont été obtenus par le groupement, l'association, la division du travail et surtout la paix.

D'ailleurs, quoi qu'il arrive, nous ne croyons pas à la possibilité de supprimer complètement la concurrence entre les hommes et ses conséquences au point de vue du perfectionnement de l'espèce.

Mais, pour que cette émulation soit profitable, il faut, en premier lieu, que les supériorités physiques ou morales ne soient pas écrasées d'avance par des supériorités conventionnelles de privilèges ou d'argent, allouées le plus souvent aux moins dignes.

Il ne faut pas, en second lieu, que toutes les forces des humains soient uniquement employées à se disputer les objets indispensables à la conservation de l'existence.

En assurant à tout être humain le bien-être nécessaire à l'épanouissement de ses facultés physiques et intellectuelles, en ne laissant à personne la possibilité d'accumuler des richesses au détri-

ment de la collectivité, en supprimant tout privilège et toute distinction arbitraire, la concurrence se portera forcément sur d'autres points. N'ayant plus le souci des besoins matériels, chacun s'efforcera de prouver sa supériorité par les seuls moyens possibles, c'est-à-dire en se distinguant par le travail, la science, les arts, la sagesse ; et la concurrence vitale, autrefois si désastreuse pour l'humanité, deviendra le moteur le plus puissant de perfectionnement et de progrès.

IV

PREMIÈRE OBJECTION (SUITE)

**Opinion de M. de Lanessan. — La Famille.
La Femme.**

Le présent ouvrage était presque terminé, lorsque nous avons pris connaissance d'une brochure publiée par M. de Lanessan, dans la *Bibliothèque biologique internationale*, et intitulée : *La lutte pour l'existence et l'Association pour la lutte.*

Champion bien connu du radicalisme, adversaire du Parti ouvrier socialiste, M. de Lanessan possède une grande qualité : la probité scientifique. Aussi, l'analyse de son ouvrage nous épargnera le soin de traiter, au point de vue biologique, deux questions importantes : la Famille et la Femme. En outre, les recherches de l'auteur compléteront notre argumentation contre l'utilité de la concurrence vitale. Nous constaterons, de plus, qu'un savant de mérite est contraint, par la force de la logique et de la vérité, à appuyer les revendications de ceux qu'il combat sur le terrain politique.

La brochure de M. de Lanessan a pour but principal de réfuter, ainsi que nous l'avons fait dans

le précédent chapitre, l'opinion de certains darwinistes rétrogrades, sur l'utilité de la lutte pour l'existence.

L'auteur n'a pas cru devoir insister comme nous, sur le peu d'importance de la concurrence vitale, en présence des innombrables agents d'évolution qui se heurtent, se neutralisent ou s'associent de mille façons différentes, suivant les individus, les circonstances et les milieux.

Mais il a démontré, par une sérieuse analyse des trois règnes de la nature, deux vérités que nous nous étions borné à signaler :

1° La lutte pour l'existence est plus souvent une cause de dégénérescence que de perfectionnement ;

2° Dans les trois règnes de la nature, les êtres emploient victorieusement l'*association pour la lutte*, afin de neutraliser les mauvais effets de la concurrence vitale.

M. de Lanessan prend l'association à son début, dans le règne minéral ; il nous montre le groupement, d'autant plus puissant qu'il contient plus d'éléments divers, préservant le minéral des attaques incessantes de l'eau, de l'air, des végétaux, des animaux et même d'autres minéraux. Constamment appuyé sur des faits positifs, l'auteur étudie ensuite l'association pour la lutte dans le règne végétal. Inconsciente encore, chez les plantes comme chez les animaux inférieurs, l'association seule, permet à une espèce de survivre aux attaques incessantes des trois règnes coalisés.

Enfin, chez les animaux supérieurs, l'association devient voulue, consciente, et c'est par elle que

l'humanité a conquis son rang sur la terre; tandis que la lutte pour l'existence, soit contre l'univers ambiant, soit entre les hommes eux-mêmes, contribue activement à la dégénérescence de l'espèce.

« Ce sont en effet, dit M. de Lanessan, les hommes les plus solides, les plus énergiques, les plus ardents au travail intellectuel ou matériel, qui s'exposent le plus volontiers aux dangers de la lutte contre le milieu extérieur; c'est sur ceux-là, par conséquent, que porte particulièrement l'action redoutable des variations brusques des conditions cosmiques, tandis que les faibles et les paresseux, qui sont presque toujours les plus riches, mis à l'abri du danger par des soins et des précautions de toute sorte, échappent au péril, se multiplient à l'aise et perpétuent leur faiblesse ou leur paresse. »

Nous avons dit précédemment que l'association, opposée à la lutte, avait fait la civilisation actuelle, mais que les progrès futurs seraient dus à la solidarité humaine, forme plus élevée de l'association.

Dans son ouvrage, M. de Lanessan prouve ce que nous avons simplement affirmé.

Mais nous trouvons en outre, dans cet ouvrage, la démonstration scientifique des revendications socialistes contre l'organisation actuelle de la famille.

La famille, telle qu'elle existe chez les animaux et chez les hommes, ne constitue pas, d'après l'auteur, la base de la société.

Bien plus, le développement de l'esprit familial est en raison inverse du développement social.

Chez les espèces animales, nous rencontrons partout des preuves de cette vérité, dont M. de Lanessan constate même les effets dans les règnes végétal et minéral.

Les grands carnassiers, par exemple, n'ont aucune organisation sociale, et cependant l'esprit de famille est très développé chez eux.

« Pendant la période de l'amour et celle de l'élevage des petits, le mâle et la femelle se montrent étroitement unis; les petits, peu nombreux, suivent leurs parents pour ainsi dire pas à pas; la vie de famille existe alors dans toute sa plénitude. »

Au contraire, plus les sociétés animales se perfectionnent, plus l'esprit de famille s'amointrit.

Chez les abeilles et les fourmis, qui nous présentent le spectacle des sociétés animales les plus parfaites et les mieux organisées, la famille disparaît complètement; l'éducation des jeunes devient sociale. Et, grâce à ce développement des facultés sociales, les fourmis sont parvenues à un état de civilisation (1) bien supérieur à celui des animaux mammifères, mieux organisés qu'elles. En dehors de l'homme, quel mammifère connaît l'art stratégique, l'architecture, la construction des ponts, la domestication des espèces animales utiles, la mise en esclavage des prisonniers de guerre? La fourmi, cependant, excelle en tous ces arts, malgré l'imperfection relative de son système nerveux.

Nous ne pouvons reproduire ici toute l'argu-

(1) Le mot civilisation appliqué à des animaux paraîtra sans doute impropre; mais nous n'en connaissons pas un plus exact pour caractériser le développement intellectuel et social de certains hyménoptères.

mentation de M. de Lanessan, mais nous prenons acte de sa conclusion : L'antagonisme de la famille actuelle avec l'évolution sociale de l'homme.

Depuis longtemps, guidés par un sentiment de logique et d'équité, les socialistes ont réclamé l'égalité des sexes. Dans sa brochure, M. de Lanessan apporte une base scientifique à cette revendication. Reproduisons textuellement ses paroles :

« Un autre fait a contribué puissamment à entraver le développement intellectuel des hommes et joue encore un rôle dans nos sociétés modernes : je veux parler de l'autorité que l'homme a toujours tenu à exercer sur la femme.

« Notre société est ainsi arrivée à cet épouvantable résultat, qu'il existe entre le cerveau des Parisiennes et celui de leurs concitoyens mâles plus de différence qu'entre le cerveau d'une Australienne et celui de son sauvage compagnon. »

Conclusion : l'inégalité des sexes est une cause de dégénérescence.

En résumé, M. de Lanessan reconnaît avec nous :

1° Que la lutte pour l'existence est fatale à l'espèce humaine et qu'on doit la supprimer autant que possible ou du moins en modifier les conditions ;

2° Que l'association pour la lutte a, seule, pu sauver les êtres qui en ont usé, volontairement ou non, et que cette association a produit des résultats d'autant meilleurs, qu'elle a été plus parfaite et qu'elle a groupé un plus grand nombre d'êtres ;

3° Que l'association, utile à tous les animaux

inférieurs, commence à entraver l'évolution des sociétés humaines, qu'elle doit progresser, pour être utile encore, et prendre une forme supérieure que nous avons nommée solidarité;

4° Que la famille actuelle est en opposition avec l'évolution de la société humaine et que l'éducation des enfants doit être sociale;

5° Que les sexes sont égaux.

Non-seulement M. de Lannesan reconnaît les vérités ci-dessus, mais il en donne la démonstration scientifique. Il est donc permis de s'étonner, en présence de semblables revendications, que leur auteur soit un adversaire du Parti ouvrier socialiste.

La vérité est, qu'à l'instar de Darwin, d'Hœckel, de Littré et de bien d'autres, M. de Lanessan n'est pas toujours le même homme. Il y a en lui le savant d'une part; d'autre part le bourgeois et le politicien. Le second ne connaît que ses intérêts mal entendus de caste, le premier ne voit que la vérité.

A nos adversaires le second de ces deux hommes; le Parti ouvrier se contentera du premier.

V

DEUXIÈME OBJECTION.

**Conséquences sociales de la loi biologique
d'hérédité.**

Une deuxième objection du même genre, mais moins digne de réfutation, est tirée de la loi biologique d'hérédité et de son importance indiscutable au point de vue de l'évolution.

Les trois quarts de ceux qui emploient cette objection ne se sont pas donné la peine de lire les œuvres originales de Darwin; souvent même, ils ne connaissent pas mieux les attrayantes analyses qu'ont publiées, en France, quelques-uns de ses disciples. A plus forte raison, ignorent-ils l'existence de nombreux ouvrages, beaucoup plus concluants que ceux de Darwin lui-même, publiés dans toute l'Europe, sous l'inspiration des savants ralliés à la théorie transformiste.

Quelque journaliste à court de copie, plus ferré sur les cancanes de coulisses que sur les sciences naturelles, aura feuilleté par mégarde la table des matières de quelque traité sur la théorie de l'évolution.

Ses yeux seront tombés par hasard sur un chapitre consacré à la loi d'hérédité et il aura lu :

— Loi d'hérédité. — L'hérédité est le plus constant facteur d'évolution. — Nul être, nulle espèce ne peuvent échapper aux influences héréditaires, etc.

— Quel superbe argument contre les *partageux* ! se sera écrié notre journaliste, et, sans perdre un instant, il s'est mis à écrire :

« Les socialistes qui veulent abolir l'héritage, sont en désaccord avec une des lois les plus importantes de la biologie.

« Les récentes découvertes de l'immortel Darwin, (le rédacteur dont il s'agit, n'a garde de connaître le nom et les ouvrages du Français Jean Lamarck), ces découvertes ont établi d'une façon irréfutable que l'hérédité contribue puissamment au perfectionnement des espèces.

« Les aristocraties n'étaient donc pas aussi mauvaises qu'on l'a prétendu. Dans tous les cas, les insensés qui veulent supprimer l'héritage, dernier vestige légal des saintes lois de nature, sont maintenant condamnés par la science, comme ils l'étaient déjà par la morale et par l'opinion. »

Nous n'avons pas cherché à atténuer la portée de l'objection ; tout au plus avons-nous donné une tournure un peu plus scientifique aux déclamations habituelles des polémistes de la réaction.

Mais, sans nous occuper pour l'instant des conséquences sociales de la loi biologique d'hérédité, examinons ce que les travaux des naturalistes nous apprennent sur son fonctionnement.

Or, il est reconnu que tout être organisé, au moment de sa naissance, procède intégralement de l'hérédité. C'est-à-dire que sa forme, ses organes,

ses instincts, ses facultés, les particularités mêmes qui le distinguent de ses congénères, en un mot, son individualité physique et intellectuelle, sont la résultante des multiples évolutions de toute la série de ses ancêtres, en remontant jusqu'à la cellule simple et probablement plus loin encore.

Pendant le cours de leur existence, les êtres conservent la plupart des organes et des facultés dont ils ont hérité; il peut arriver, toutefois, que les circonstances ou même leur propre volonté apportent quelques modifications à leur organisation primitive. Mais en naissant, ils sont un produit de l'hérédité seule (1).

La preuve matérielle de cette merveilleuse loi nous est fournie par ce fait, qu'avant sa naissance, l'être organisé subit lui-même toutes les transformations éprouvées par sa race. Le fœtus humain, par exemple, sortant de l'ovule, passe, en neuf mois de vie intra-utérine, par toutes les transformations qu'ont subies l'humanité elle-même et les espèces dont elle est issue, pendant les myriades

(1) Les naturalistes darwiniens reconnaissent deux formes principales d'hérédité.

1° L'hérédité conservatrice, ou transmission par l'organisme générateur à l'organisme engendré des caractères distinctifs de sa race, tels qu'il les a reçus lui-même à sa naissance.

2° L'hérédité progressive, ou transmission par le générateur des modifications accomplies par lui-même, durant sa vie, dans l'organisme qui lui a été légué.

Ces deux formes d'hérédité se subdivisent en beaucoup d'autres; hérédité continue, latente, alternante, atavisme, hérédité sexuelle, mixte, abrégée, etc.

Hœckell considère, à tort selon nous, l'hérédité conservatrice et l'hérédité progressive comme antagonistes.

En effet, l'hérédité progressive, au moyen de laquelle le

de siècles qui ont suivi l'éclosion de la vie organique sur notre globe.

Il résulte de cette étonnante découverte, que l'influence des parents sur l'enfant est relativement peu considérable en comparaison de celle des ancêtres. Du reste, la science est ici d'accord avec les faits. Rien n'est plus commun qu'une dissemblance entre le père et l'enfant, et l'on a souvent observé que certains défauts ou certaines particularités se reproduisent dans une famille après une intermitte de deux ou trois générations et même davantage.

Cette loi d'hérédité doit être regardée comme le plus puissant facteur d'évolution connu ; en effet, durant la vie des êtres organisés, elle agit concurremment avec les autres facteurs, mais avant la naissance, elle agit à peu près seule. Son action est constante ; celle des autres facteurs est intermittente.

Maintenant, quand nos adversaires prêchent le maintien de la famille actuelle, de la loi sur les

père lègue au fils une modification effectuée par lui dans l'organisme ancestral, devient conservatrice à la génération suivante, quand le fils transmet à son tour au petit fils la modification telle qu'il l'a reçue. Enfin, quand plusieurs générations travaillent à perfectionner un même organe, les perfectionnements acquis sont légués par le moyen des deux hérédités concourant au même but.

Nous ne pouvons donner ici une analyse complète de la loi d'hérédité ; l'important, au point de vue qui nous occupe, est de constater : 1^o que l'influence héréditaire est constante et universelle ; 2^o qu'elle porte sur l'organisme tout entier ; 3^o que l'influence paternelle ou maternelle sur l'organisme du rejeton est faible en comparaison de celle des ancêtres.

héritages et des privilèges transmissibles, leur intention, paraît-il, est de conserver précieusement la race des grands hommes, des citoyens vertueux, et d'arriver, par ce moyen de sélection, à régénérer l'espèce humaine.

Voyons donc si ce but est atteint par les mœurs et la législation actuelles.

Le fils d'un citoyen illustre, issu de la même race que lui, a beaucoup de chances d'hériter de la même organisation intellectuelle.

Laisant de côté les exceptions, nous supposons donc qu'à sa naissance, le fils est à peu près tel qu'était son père au même moment.

Dans ces conditions, il faudra nécessairement que l'éducation du fils soit semblable à celle du père, et qu'il se trouve placé dans les mêmes conditions d'adaptation, si l'on veut que l'évolution soit identique. S'il en était autrement, la similitude même du point de départ amènerait forcément un résultat différent.

Mais les fondateurs de familles privilégiées par le nom, le rang ou la fortune, ceux qui ont réellement gagné les titres ou les richesses dont jouissent leurs descendants, ceux dont on prétend perpétuer les qualités au moyen de privilèges héréditaires, ces hommes, réellement supérieurs à la moyenne de leurs contemporains, ont tous été primitivement confondus dans la foule avant de réussir. Nulle distinction, nul privilège ne leur furent acquis; ils ont fait leur chemin eux-mêmes; et, c'est dans la lutte soutenue par eux pour arriver, que leurs précieuses qualités se sont développées.

Si vous donnez à leurs enfants une éducation toute différente, si vous les élevez dans le luxe et l'oisiveté, si vous supprimez chez eux toute émulation en les plaçant d'avance au-dessus de leurs semblables, les bonnes qualités qu'ils possèdent en germe ne se développeront pas et ils seront immanquablement inférieurs à leurs parents.

Peur donner à ce raisonnement une forme mathématique, nous dirons :

« Étant donné un produit de deux facteurs, l'un quelconque de ces facteurs doit être nécessairement multiplié par l'autre, si l'on veut obtenir le produit donné. »

On peut considérer un homme comme étant le produit de deux facteurs : 1° l'hérédité ; 2° l'éducation, le milieu, les circonstances, la sélection en un mot. Or, la part de l'hérédité étant la même chez le fils, il est indispensable, pour qu'il ressemble à son père, que la part du second facteur, c'est-à-dire de la sélection, soit la même aussi.

Donc, bien loin de prouver l'utilité des aristocraties et de l'hérédité telle qu'elle existe dans nos Codes, la loi biologique d'hérédité nous apprend, au contraire, que pour ressembler à leurs pères, les fils doivent être placés dans les mêmes conditions et, par conséquent, ne pas bénéficier des travaux qu'ils n'ont pas accomplis eux-mêmes. Les avantages de fortune et de position ne servent qu'à éteindre les qualités naturelles de ceux qui en jouissent dès l'enfance.

On peut affirmer hardiment qu'en voulant assurer à leurs fils des privilèges immérités, les bour-

geois du siècle passé les ont privés de l'héritage qui leur eût été le plus précieux, nous voulons parler du bon sens, de l'énergie, de la valeur morale qui caractérisaient les anciens représentants du Tiers-État.

Nous disions au commencement de ce chapitre que l'objection ci-dessus n'était pas digne d'être réfutée. Si nous avons néanmoins entrepris de le faire, c'est parce que, de cette réfutation, résulte la confirmation scientifique d'une vérité depuis longtemps proclamée par les socialistes, à savoir la funeste influence de l'héritage sur le développement physique et moral des races humaines.

VI

TROISIÈME OBJECTION

Communisme et individualisme.

Un savant allemand, soi-disant darwiniste et très certainement conservateur, M. Schmidt, affirmait récemment ce qui suit :

« Le communisme est l'état social le plus primitif et le plus barbare ; les observations du naturaliste viennent, sur ce point, confirmer les conclusions de l'historien. Le communisme le plus parfait se rencontre sur les derniers degrés de la série animale ; et, chez les hommes, les peuplades les plus sauvages en ont seules conservé quelques vestiges. Mais, à mesure qu'ils progressent, hommes et animaux tendent de plus en plus à l'affranchissement de l'individu.

« Par exemple, les polypes, si peu différents des plantes, nous offrent le spectacle d'une société communiste, tandis que le loup, doué d'un organisme supérieur, est essentiellement individualiste. »

Autant d'affirmations, autant d'erreurs, et des plus grossières.

Il ne nous serait pas malaisé de démontrer que

l'homme, à mesure que la civilisation se perfectionne, devient de plus en plus sociable, et que, même dans notre société capitaliste, la part de l'individualisme décroît chaque jour au profit de la collectivité. Mais cela sortirait de notre cadre ; revenons donc à l'histoire naturelle et à la biologie.

En premier lieu, le loup, animal fort élevé au point de vue intellectuel, nous le reconnaissons, n'est rien moins qu'individualiste.

Partout où les loups vivent librement, à leur guise, ils ont coutume de se réunir en bandes, et, chose assez rare chez les carnassiers, ils organisent des chasses en commun. Plus intelligents que voraces, ils ont compris les avantages de l'association.

Les habitants des campagnes, observateurs plus consciencieux que certains savants, ont rendu hommage à la sagesse et à la sociabilité du loup par le proverbe : *Les loups ne se mangent pas entre eux*. On n'en pourrait malheureusement pas dire autant des hommes.

Dans nos contrées, les loups sont à peu près tous exterminés. Les rares survivants sont pourchassés, traqués, affamés, ahuris. Ils vivent en proscrits, solitaires, parce qu'il y a pour eux impossibilité matérielle de subsister plusieurs dans la même localité (1).

(1) Tout le monde a entendu parler de l'intelligence des castors et de leur habileté dans la construction de cabanes sur pilotis. Eh bien, depuis que l'avidité des chasseurs de fourrures a presque entièrement anéanti la race des castors, les survivants, réduits à l'isolement, ont

Mais si l'individualisme des loups est une erreur, quelle expression devons-nous employer pour caractériser le prétendu communisme des polypes?

Les polypes, vivant par milliers sur le même arbre, composé des corps pétrifiés de leurs ancêtres, ont éveillé l'idée de communisme dans l'esprit de notre Allemand; et, sans se donner la peine d'étudier la structure et les mœurs des rayonnés en question, il en a tiré un nouvel argument en faveur de l'état social qu'il chérit.

Cependant le seul fait de vivre sur le même tronc ne constitue pas plus le communisme que celui de vivre dans la même auberge ou dans la même ville.

En réalité, nul animal n'a moins de rapports avec ses semblables que le polype; attaché à un polypier, son existence se passe à ingurgiter, sans même les voir, tous les aliments que le hasard amène à proximité de son orifice buccal. Tous les habitants d'un même polypier viendraient à périr à l'exception d'un seul, que cet unique survivant n'aurait même pas conscience du désastre.

Bien plus, le polype se reproduisant par bour-

perdu leur habileté à construire et se logent dans les premières cavités venues.

C'est qu'en effet, pour les animaux comme pour les hommes, l'association et la sécurité sont les conditions indispensables du progrès; et l'individualisme est tellement incompatible avec le perfectionnement, que les animaux dispersés par la persécution, dégèrent et voient s'atrophier leurs facultés physiques et intellectuelles.

geonnement, comme certaines plantes, ce singulier communiste ne connaît même pas la société d'une femelle. Il est donc plus individualiste qu'un bourgeois conservateur, lequel admet, au moins dans certains cas, la communauté entre mari et femme.

Enfin, les bourgeons issus du polype se détachent de son corps et vont errer quelque temps dans la mer sous une forme différente. Et ce sont ces rejetons des polypes, différents d'eux par la forme et le genre de vie, qui produisent à leur tour de vrais polypes. Le polype est donc un des rares animaux qui n'ont aucun rapport, même sexuel ou familial avec qui que ce soit. C'est bien là de l'individualisme poussé à ses dernières limites.

Par conséquent, en reprenant à notre compte le raisonnement final de M. Schmidt, nous arrivons à cette conclusion, que l'individualisme se rencontre sur les derniers degrés de l'échelle des êtres et que, plus une espèce est perfectionnée au point de vue organique et intellectuel, plus la vie de relation se développe chez elle, plus les individus tendent à se fondre dans la collectivité, en un mot, plus l'organisation de cette espèce se rapproche du communisme.

Comme nous sommes moins hardi que le savant en question, en fait d'affirmations scientifiques, nous n'aurions pas osé tirer la conclusion précédente, si nous n'avions eu, pour l'appuyer, que l'exemple de deux espèces animales.

Mais, nous avons résolument conclu en faveur du communisme, ou du moins d'une tendance de

plus en plus marquée vers cet état à mesure que les espèces se perfectionnent, parce qu'on ne saurait, dans tout le règne animal, invoquer un seul exemple qui ne fût conforme à cette conclusion.

Tous les animaux supérieurs, quand ils vivent librement, s'organisent en familles, en groupes, en sociétés, dans lesquels les individus sont plus ou moins solidaires les uns des autres. Nous citerons au hasard : les singes, les éléphants, les castors, les corbeaux.

Si l'on veut, au contraire, des exemples d'individualisme, il faut descendre bien bas pour les trouver, et ils sont d'autant plus parfaits que l'on descend davantage.

Serpents, poissons carnivores, mollusques, zoophytes, remplissent à peu près les conditions voulues, mais le prototype du genre est le tœnia, surnommé ver solitaire.

Vivant aux dépens des autres, épuisant ceux qui le nourrissent, portrait frappant de ces barons du capital, exploitateurs, égoïstes et individualistes, le tœnia est digne de servir de symbole à l'ordre social que nous subissons actuellement.

L'analogie est d'autant plus grande, qu'à l'instar de notre état social, le tœnia n'est pas difficile à expulser; il faut seulement avoir le courage d'avaler la médecine efficace et infaillible.

Enfin, le malade eût-il chassé de son corps des centaines de mètres du parasite, rien n'est fait tant que la tête demeure et l'animal ne tarde pas à se reformer en entier.

Il en est de même de l'état social actuel; tous

les changements, toutes les réformes n'aboutiront à rien, tant que l'on n'aura pas écrasé la tête du monstre : *la propriété individuelle.*

VII

TROISIÈME OBJECTION (SUITE)

La loi de régression apparente.

Certains de nos adversaires ne seront pas convaincus par les arguments qui précèdent.

Un grand nombre d'entre eux repoussent la théorie transformiste et refusent obstinément d'admettre tout rapprochement entre l'espèce humaine et les espèces animales.

Nous pourrions leur répondre que nous nous sommes placé, ici, sur le terrain de la science, et que s'ils n'en veulent pas admettre les résultats les moins contestables, nous n'avons plus à discuter avec eux.

Mais il en est d'autres qui, tout en admettant la théorie généalogique, trouveront trop lointaine l'analogie entre l'homme et les animaux.

Ces derniers, arguant de notre propre démonstration, comme quoi les procédés d'évolution diffèrent essentiellement aux divers degrés de l'échelle des êtres, se réserveront le droit de nier que le communisme constitue un progrès pour l'humanité, tout en reconnaissant qu'il peut en être ainsi pour les espèces animales.

Il nous faut donc, pour répondre à ces adversaires, quitter le terrain de la zoologie pour aborder celui de l'histoire et de l'anthropologie.

Dans son intéressant ouvrage sur *Les Peuples de l'Afrique et de l'Amérique*, M. Girard de Rialle résume ainsi la description de l'antique civilisation péruvienne, sous le règne des Incas :

« En réalité, l'empire du Pérou n'était qu'une immense métairie appartenant au représentant du dieu suprême, à l'Inca de Cuzco, au profit exclusif duquel tous devaient travailler, mais qui, en bon et prudent propriétaire, *prenait soin de pourvoir aux besoins et au bien-être de ses ouvriers*. C'était le type parfait de la monarchie socialiste, où, grâce à une conception d'origine religieuse, l'Etat était incarné dans la personne du prince. Remplacez celui-ci par une personnalité, une *entité métaphysique*, et vous avez la République sociale, *telle que la rêvent certains utopistes* (1). »

Admirez combien l'esprit de parti et de conservatisme peut dévoyer la logique d'un homme de science et de talent!

« Telle que la rêvent certains utopistes. » Mais il n'y a là ni rêve ni utopie, puisque l'état social communiste a existé longtemps au Pérou, de l'aveu même de notre contradicteur. Bien plus, M. Girard de Rialle affirme lui-même, en maint passage, la supériorité de la civilisation péruvienne sur tous

(1) L'état social des anciens Péruviens nous paraît conforme en beaucoup de points à la conception positiviste enseignée par MM. Laffite, Dr Semerie et Audiffrent, disciples d'Auguste Comte.

les groupements, plus ou moins individualistes, qui l'entouraient de toutes parts.

Que M. de Rialle prétende qu'il se trouve personnellement plus heureux, sous notre régime capitaliste, que s'il était un simple travailleur de l'Inca de Cuzco, nous ne faisons aucune difficulté pour le croire. Mais tous les affamés qu'exploite la grande industrie, ces esclaves du capital qui suent sang et eau pour mourir lentement de misère, ces millions de travailleurs qui composent la majorité dans notre État démocratique et républicain, tous ceux-là, croyons-nous, voudraient bien travailler pour cet Inca, bon et prudent propriétaire, qui prenait soin de pourvoir *aux besoins et au bien-être* de ses ouvriers.

Le régime du *chacun pour soi* est incontestablement fort agréable pour les privilégiés de la fortune, mais il est le pire de tous pour la masse des prolétaires, que leurs exploiters n'ont nul intérêt à ménager.

Il existait aussi une minorité privilégiée sous la monarchie de l'Inca, mais, en vertu du régime communiste et de la distribution bien entendue de la production et de la consommation, la majorité vivait au moins largement de la vie matérielle. Il n'en est malheureusement pas ainsi dans notre État social, dont M. Girard de Raille paraît être si fier.

Toutefois, malgré cette supériorité de la monarchie communiste sur la République capitaliste, hâtons-nous d'ajouter que nous ne regrettons nullement l'état social des anciens péruviens.

Sous ce régime, l'ignorance du peuple était soi-

gneusement maintenue, et le bien-être matériel ne servait qu'à endormir plus sûrement toute velléité d'indépendance.

Mais si l'on remplace l'Inca propriétaire, sa famille, sa cour, ses satellites, par une *entité métaphysique*, comme le dit M. de Rialle, on effectuera déjà, ce nous semble, un progrès assez appréciable.

Une entité métaphysique ne consomme pas autant pour ses besoins et ses plaisirs qu'un souverain en chair et en os, flanqué d'une aristocratie insatiable. Ce simple changement, insignifiant aux yeux de notre contradicteur, augmenterait considérablement la part de la collectivité. De plus, le régime de compression intellectuelle destiné à maintenir les privilèges du monarque, n'aurait plus sa raison d'être.

En résumé, de même qu'en Amérique, en Suisse, en France, la République individualiste a remplacé la monarchie de même essence, de même la République sociale remplacerait aussi avantageusement la monarchie communiste, qui a prospéré au Pérou durant de longs siècles. C'est une conséquence forcée de faits historiques indéniables; il n'y a donc là ni rêve ni utopie.

L'accusation d'utopie étant écartée, nos adversaires ne manqueront pas de nous reprocher le retour vers les anciens usages, vers les coutumes des hordes primitives. Cette objection est employée non seulement contre le communisme, mais contre toute réforme possible. Les réactionnaires ont ainsi trouvé le moyen de combattre le progrès au nom du progrès même.

Parlez-vous d'union libre?

— Mais vous voulez donc nous ramener à l'état de promiscuité des âges préhistoriques? s'écrieront en chœur ces dangereux amis du progrès.

S'agit-il d'émanciper les citoyens du joug paternel, de sauvegarder les droits de la femme et de l'enfant?

— Vous nous ramenez à l'état sauvage! vous êtes en retard sur le patriarcat!

Et ainsi de suite, pour le communisme, pour la suppression des prérogatives de l'État, pour tous les progrès qui découlent des découvertes scientifiques et philosophiques.

Il nous paraît utile de répondre une fois pour toutes, à ces sophismes de la réaction aux abois.

Nous trouverons la réponse dans les intéressantes conférences sur l'histoire, faites à Alger par le docteur Moreau, devant les adhérents au Parti ouvrier.

Nous ne pouvons faire une analyse complète de ces conférences, ni même énumérer simplement les lois positives que le docteur a su dégager de l'histoire; nous en signalerons seulement une qui contient la réfutation des sophismes dont nous venons de parler.

C'est la loi de *régression apparente*.

L'étude approfondie de l'histoire nous démontre en effet, que tout progrès semble être, au premier abord, un recul ou plutôt un retour vers les anciennes coutumes; mais ce retour n'est qu'apparent.

Nous choisirons un exemple frappant, précisément dans le livre de M. Girard de Rialle, qui est

tombé lui-même dans le sophisme, dont ses propres recherches vont nous fournir la réfutation.

Dans l'Afrique centrale et occidentale, les premiers habitants connus, des nègres proprement dits, étaient organisés en tribus, en hordes, et régis uniquement par quelques coutumes plus ou moins bien observées. Il n'existait chez eux ni gouvernement, ni autorité; leur état politique était, par conséquent, républicain anarchique.

Certaines de ces hordes nommèrent un jour des chefs, dont l'autorité fut d'abord purement militaire. Mais quelques-uns de ces chefs, plus heureux, plus intelligents ou plus intrigants que les autres, ne tardèrent pas soumettre plusieurs tribus sous leur joug et à conserver, en temps de paix, l'autorité qu'ils ne possédaient primitivement qu'en temps de guerre.

C'est ainsi que les monarchies nègres, le royaume de Dahomey, notamment, se formèrent. Et, résultat facile à prévoir, les plus despotiques parmi ces monarchies, devinrent les plus puissantes et soumièrent promptement les Républiques anarchiques qui subsistaient encore.

Mais dans ces derniers temps, influencées sans doute par le commerce et le contact des blancs, un certain nombre de peuplades nègres revinrent à la forme républicaine.

— Vous nous ramenez en arrière! auraient pu dire les conservateurs noirs aux réformateurs.

— La régression n'est qu'apparente, auraient pu répondre ces derniers.

La preuve en est « qu'une de ces Républiques, en Guinée, contient une ville de 100,000 habitants,

la ville d'Abbéokouta, et qu'elle a victorieusement résisté aux attaques acharnées des rois de Dahomey. » (Girard de Rialle, *Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique.*)

Il en est de même pour tous les progrès qui semblent être un recul sur les anciennes coutumes. L'union libre, par exemple, n'est pas la promiscuité basée sur la violence de nos sauvages ancêtres, mais l'association basée sur le consentement mutuel, ce qui est bien différent.

C'est une fâcheuse disposition de la nature humaine, d'être condamnée à épuiser d'abord tout le mal que peut contenir une institution, avant d'en trouver les bons côtés.

Aussi la réaction se fait-elle toujours, et d'une façon exagérée contre cette institution, qui ne produit que du mal. Mais l'abus même de la réaction fait ressortir les bons côtés de ce qu'elle a proscrit, et l'on revient alors aux anciennes coutumes, épurées, cette fois, par l'étude et l'expérience du pour et du contre.

Est-il donc besoin d'ajouter que les réformateurs, quand ils réclament la restauration d'anciennes formes sociales, n'entendent pas les instituer telles qu'elles ont fonctionné dans le passé, mais avec toutes les modifications indiquées par la science et l'expérience.

Bien que nous ayons fait justice de l'accusation de régression, portée contre les communistes, nous croyons devoir signaler un nouvel exemple, des plus frappants et des plus curieux, de régression apparente applicable à l'humanité civilisée tout entière,

Dans les premiers âges de l'humanité, alors que la science et l'expérience étaient nulles, les hommes prêtaient à tout ce qui les entourait une vie semblable à la leur.

L'animal, la plante, les objets inanimés même, vivaient d'une vie fantastique dans l'imagination de nos ancêtres, et paraissaient influencer directement sur leur destinée.

De là vinrent ces cultes bizarres, rendus aux objets de toute sorte, parfois même à une pierre, et ces hécatombes sanglantes pour apaiser la colère d'un animal domestique ou d'une plante potagère.

Peu à peu, l'observation parvint à saisir de mieux en mieux les relations véritables entre les effets et les causes; et les êtres au milieu desquels se meut l'humanité se virent successivement dépouillés de leurs attributs supposés.

A mesure que ses connaissances augmentaient, l'homme reportait de plus en plus loin, de plus en plus haut, ce pouvoir sur la nature et sur lui-même, qu'il ne pouvait se résoudre à considérer comme imaginaire.

La terre, la mer, les météores, les astres furent successivement les moteurs des forces naturelles.

Plus tard, l'homme parvint à la conception d'un dieu calqué sur lui; enfin, les métaphysiciens se retranchèrent derrière un créateur immatériel, une simple conception de leur esprit.

Mais les hommes ne se contentèrent pas de rectifier leurs erreurs sur la nature de l'univers ambiant; ils allèrent trop loin dans la réaction contre les vieilles croyances. C'est ainsi que l'on en vint à dépouiller les êtres qui nous entourent, non seu-

lement de toute influence sur le monde ou sur l'homme, non seulement d'une vie plus ou moins semblable à la nôtre, mais bien de toute vie propre; et toute matière fut déclarée inerte, inanimée.

Bien plus, certains philosophes, entre autres le célèbre Descartes, ne se contentèrent pas de retirer la vie aux végétaux; ils allèrent jusqu'à nier la vie des animaux (1)!

Un animal, pour eux, était une simple machine. analogue à une horloge; il pouvait, sous l'influence de certains agents, accomplir des mouvements simulant la vie, la sensibilité, la pensée même, mais en réalité il ne sentait, ne pensait ni ne vivait.

Le plus burlesque de la chose était la ferme croyance des cartésiens en l'immortalité de l'âme humaine. Plusieurs d'entre eux, conséquents avec leurs convictions, torturaient impitoyablement de pauvres bêtes, soi-disant insensibles parce qu'elles n'ont point d'âme, et prétendaient que leurs cris de douleur étaient simplement l'effet d'un ingénieux mécanisme.

Mais voici que de nos jours les progrès de la science découvrent partout dans l'univers, cette vie que niaient les spiritualistes, et que nos naïfs ancêtres avaient seulement le tort d'assimiler à la leur.

La parenté indéniable de l'homme et des ani-

(1) Cette opinion est encore partagée actuellement, en dépit des progrès de la science, par l'école des collectivistes dits rationnels, dont les principaux défenseurs sont MM. de Potter et Bordes, disciples de Colins.

maux, détruit irrémédiablement la sotte hypothèse de Descartes.

En même temps, la science proclame la parenté, la communauté d'origine de l'animal et de la plante!

Deux des règnes de la nature rentrent donc victorieusement dans la vie, dont on les avait arbitrairement exclus.

Depuis longtemps déjà, la loi de gravitation universelle avait démontré que la simple matière n'est pas inerte, que tout se meut dans l'univers, que chaque atome, dans tous les corps, sympathise avec les plus délicats mouvements de tous les autres atomes.

Aujourd'hui, nous apprenons ce que les vrais philosophes soupçonnaient depuis longtemps : la parenté des trois règnes de la nature. (Voyez chapitre XII, page 78, note 1.)

Nous voici donc revenus aux croyances primitives de l'humanité : tout vit, tout se meut, tout influe sur tout dans l'univers!

Mais la régression n'est qu'apparente, car les vieilles croyances, auxquelles nous revenons, sont singulièrement rectifiées, purifiées, éclairées par la science et l'expérience.

Que nos adversaires abandonnent donc cette futile accusation de recul, portée contre les novateurs.

A toutes les époques il a existé des hommes de progrès et des hommes de réaction, et bien souvent les idées d'un penseur antique sont plus vraies et plus saines que les aberrations d'un réacteur contemporain.

Ne méprisons jamais les découvertes et même les simples conjectures des penseurs de l'antiquité mais, de même que toutes les affirmations et toutes les théories possibles, soumettons-les au creuset de l'expérience.

Le sauvage de l'âge de pierre, adorant un arbre ou un rocher, avait, en définitive, une croyance moins absurde que le grand Descartes niant la vie des animaux eux-mêmes.

Donc plus de dogmes, plus de maîtres infailibles et surtout plus d'exclusivisme, plus de mépris non justifié pour les croyances d'autrui.

La science poursuit son chemin, calme et serene, l'expérience seule est son guide, et ses arrêts souverains humilient souvent l'infailibilité des savants officiels devant le simple bon sens d'un ignorant sans parti-pris.

VIII

QUATRIÈME OBJECTION

Évolution et Égalité.

Le plus fréquent moyen de polémique employé contre le socialisme par les réacteurs de toute nuance, consiste à fabriquer purement et simplement des théories plus ou moins extravagantes, qu'ils attribuent généreusement à leurs adversaires.

Les gens qui ne savent pas penser par eux-mêmes, les fanatiques de l'autorité sous toutes ses formes, s'en rapportent généralement aux fausses citations de leurs guides habituels et ne manquent pas de hausser les épaules de confiance, en lisant toutes les âneries attribuées aux ennemis de l'ordre.

Entre toutes les revendications du parti socialiste, nulle n'a été plus ridiculement travestie que celle de l'égalité, réclamée cependant, depuis la plus haute antiquité, par les grands philosophes dont nos adversaires eux-mêmes ont consacré la gloire.

« Tous les hommes égaux, quelle sottise ! Les communistes veulent donc ériger le lit de Procuste

en moyen de gouvernement? Enlèveront-ils l'excédant d'intelligence des uns pour en gratifier les autres?

« Faudra-t-il aussi que chacun exerce tous les métiers à tour de rôle? Sans quoi le terrassier ne sera jamais l'égal du banquier. »

Telles sont, accompagnées de plaisanteries d'un goût douteux et d'invectives souvent grossières les objections des publicistes aux gages de l'ordre social.

Si l'on avait une assez triste opinion de leur intelligence pour croire à leur sincérité, on pourrait faire remarquer à ces aimables farceurs que la différence entre les divers métiers, au point de vue de l'agrément qu'ils procurent, réside principalement dans la question des salaires. Si chaque travailleur était assuré de jouir du confortable quelle que fût sa profession, nul métier ne serait plus recherché qu'un autre. La diversité des goûts, la multiplicité des tendances et des vocations, qui s'accroissent en raison des progrès en tous genres, empêcheront toujours l'encombrement de certaines carrières, à condition toutefois qu'elles n'offriront aucun avantage honorifique ou pécunier.

Aux gens assez superficiels pour croire à l'attrait irrésistible des professions dites libérales, même dépouillées des avantages, ou plutôt des privilèges qu'elles confèrent, nous ferons remarquer la prédilection de tous ceux qui mènent une vie sédentaire, pour les distractions actives. Parmi les gens riches ou les gens de bureau, il n'en est pas un seul, peut-être, qui ne se livre à quelque travail manuel pour se distraire et se reposer de ses occu-

pations ordinaires. Les plus abâtardis des *gommeux* s'adonnent avec rage au sport, à l'escrime et autres exercices violents.

Le roi Louis XVI consacrait à des travaux de serrurerie, qui ne lui rapportaient que des ampoules, tout le temps qu'il pouvait dérober à l'exercice de ses royales fonctions. Si la royauté ne lui avait pas procuré des satisfactions spéciales d'ambition, de cupidité, d'amour-propre, il se serait, sans aucun doute, entièrement consacré aux occupations qui lui plaisaient par elles-mêmes.

La vérité est que, de nos jours, chacun déteste la profession qu'il exerce pour vivre et la regarde comme la plus désagréable de toutes, qu'elle soit manuelle ou libérale.

Ce déplorable résultat provient de l'incertitude où l'on se trouve de pouvoir toujours gagner sa vie. Dans une société égoïste et stupide, où tout s'achète et se vend, où tous les rapports sont régis par le *chacun pour soi*, l'homme qui travaille pour vivre est assombri, durant son labeur, par la perspective d'une mauvaise réussite, d'un chômage, d'une maladie, et le métier qui lui rappelle constamment les dures nécessités de l'existence, ne tarde pas à lui devenir odieux. Si le travailleur est chargé de famille, ses préoccupations sont encore plus pénibles. Par contre, les travaux auxquels il se livre pour se distraire lui paraissent agréables parce qu'ils ne sont pas exténuants et surtout parce qu'ils ne sont pas associés dans son esprit à des pensées de misère, d'exploitation, à des craintes constantes pour son avenir et celui des siens.

Ce sont en réalité l'excès de travail, l'insuffisance des salaires et les soucis pour l'avenir, qui rendent la plupart des professions si pénibles. Ajoutons à cela le peu de cas que fait du travail et des travailleurs notre société, prétendue démocratique.

Helvétius, disciple français de Locke, a parfaitement démontré qu'en tous temps les hommes ont toujours recherché par-dessus tout la considération du plus grand nombre. On était stoïque à Sparte, policé à Athènes, patriote à Rome, parce que la pratique de ces différentes vertus était le meilleur moyen d'être considéré dans ces différentes villes.

De nos jours, la considération s'attache en premier lieu à la richesse et ensuite à certaines fonctions ; il n'est donc pas étonnant que l'on apprécie et que l'on recherche les professions qui conduisent à l'une et aux autres.

Mais le jour où l'accumulation des richesses au détriment de tous ne sera plus possible, où le travail sera seul honoré et procurera le confortable au travailleur, chacun recherchera le genre d'occupation dans lequel il peut se distinguer le plus. Quant à ceux que leurs aptitudes dirigeront vers des travaux dont la collectivité ne saurait évaluer le prix : la poésie, la philosophie, par exemple, ils choisiront probablement les genres d'occupations les moins absorbants, délaissés justement par ceux qui ont du goût pour un métier quelconque. Ils se hâteront ainsi de solder leur dette envers la société, afin de se livrer ensuite, à leur aise, aux études qui les passionnent et qui peuvent leur assurer un jour cette notoriété, cette considération

que les hommes ne cesseront jamais de rechercher (1).

Mais c'est trop longuement réfuter des arguments que leurs auteurs eux-mêmes ne prennent pas au sérieux.

Occupons-nous plutôt des champions convaincus ou réputés tels de la cause conservatrice, de ceux qui s'appliquent à donner une couleur scientifique aux objections qu'ils présentent.

(1) On ne manquera certainement pas de nous objecter les métiers dangereux ou répugnants, que personne ne voudrait exercer volontairement.

En premier lieu, les progrès incessants de la science et de l'industrie tendent à diminuer chaque jour le travail musculaire, la main et les dangers inhérents à certaines professions.

En outre, bien des métiers ne sont dangereux que par l'excès de travail de ceux qui les exercent.

De plus, en présence de certains avantages spéciaux, on trouverait bien des gens disposés à braver volontairement un danger. Les trois quarts des paresseux préféreront exercer un métier dangereux ou répugnant, si l'on réduit pour eux la somme de travail. A toutes les époques, on a toujours trouvé beaucoup de volontaires pour le métier des armes, peu avantageux cependant à tous les points de vue.

Enfin, en ce qui concerne plus spécialement les métiers répugnants, nous ferons observer qu'ils sont surtout réputés tels, à cause du ridicule ou du mépris qui s'y attache sottement.

La preuve en est que la profession médicale, par exemple, une des plus considérées, contraint ceux qui l'exercent à certains travaux qui dégoûteraient profondément les trois quarts des vidangeurs.

Nous ne parlerons pas de la facilité avec laquelle chaque citoyen accomplirait à tour de rôle certains travaux dont il ne voudrait pas faire son métier.

Nous en avons assez dit pour prouver que le mépris du travail manuel, l'exploitation de l'homme par l'homme, la misère et surtout les privilèges, sont les seules causes du discrédit qui s'attache à certaines professions.

« L'égalité est une chimère, disent ces derniers, l'analogie universelle nous le démontre. L'inégalité, la hiérarchie, semblent, au contraire, avoir été le but principal de la nature.

« Chez les végétaux et chez les animaux, non seulement chaque espèce subit la domination des espèces plus fortes, tandis qu'elle opprime et détruit sans pitié les plus faibles, mais, dans une même race, l'inégalité subsiste encore, et tous les individus diffèrent entre eux par quelque côté. C'est au point que, parmi les milliards de feuilles d'une forêt de même essence, on n'en saurait trouver deux exactement semblables. »

En premier lieu, comme nous le disions tout à l'heure, il ne s'agit nullement de créer entre les hommes une identité peu désirable, mais simplement d'assurer à chacun d'eux tout le bien-être possible et le plus complet développement de ses facultés physiques et intellectuelles.

Que l'inégalité subsiste encore après de semblables réformes, cela se peut, mais on ne viole pas plus les lois de la nature en favorisant l'épanouissement de la personnalité humaine, qu'en améliorant une plantation ou en la préservant de la grêle.

Par le mot égalité, les socialistes entendent le *droit égal pour tous* au développement intégral de leurs facultés et au confortable indispensable à la vie. Mais ne pouvant opposer de raisons valables à des réclamations aussi justes, les conservateurs ont trouvé plus commode d'attribuer à leurs adversaires la revendication d'une identité impossible à réaliser, puisque les hommes naissent

différents les uns des autres en vertu d'influences héréditaires que l'on peut à la vérité modifier, mais non pas anéantir.

Maintenant, puisque nos contradicteurs ont encore invoqué les lois de la nature en cette occasion, nous en profiterons pour leur signaler le fait suivant :

D'après la création naturelle des êtres vivants, telle que la conçoivent les évolutionnistes, l'égalité la plus absolue, nous pourrions presque dire l'identité, régnait au point de départ des espèces organisées, aujourd'hui si nombreuses et si disparates.

Le professeur Hœckel, entre autres naturalistes de la nouvelle école, est arrivé à cette conclusion que tous les êtres vivants, animaux et végétaux, proviennent en dernière analyse d'un type commun fort analogue à la simple cellule.

Il n'est pas possible d'imaginer une plus complète égalité de point de départ.

Nous ne prendrons pourtant pas acte de cette découverte scientifique pour proclamer l'excellence de nos revendications égalitaires. Nous sommes peu fanatique de la nature, la grande ennemie de l'humanité, et nous pensons que le génie humain doit la vaincre et la transformer plutôt que l'imiter et se prosterner devant elle.

Nous avons voulu simplement démontrer l'inanité des objections que font certains adversaires du socialisme, au nom de prétendues lois naturelles, qu'ils ne connaissent même pas, pour la plupart.

Quant à nous, qui ne croyons pas à la création

l'état social qu'il veut inaugurer, favorisera la production de toutes les originalités, de tous les talents, étouffés aujourd'hui par la misère ou écrasés sous le privilège.

Il faut donc en finir coûte que coûte avec les privilèges de nom, de fortune ou de position et inaugurer le règne de l'égalité vraie, réclamée par les plus illustres penseurs de l'antiquité, et proclamée théoriquement, il y a cent ans, par les bourgeois de la Révolution française.

Et de même que des simples monères, formes primitives de la matière organisée, l'évolution a fait sortir les innombrables espèces végétales et animales, présentant toutes les variétés concevables de forme, de couleur, de grâce, d'instinct, d'intelligence même, en un mot, la vie sous tous les aspects, de même l'égalité véritable ne tardera pas à produire un épanouissement des facultés humaines, dont les civilisations passées et les progrès contemporains ne sauraient donner la plus faible idée.

IX

Le Socialisme scientifique.

D'après ce que nous avons vu dans les chapitres précédents, les revendications du parti socialiste qui rentrent dans le domaine de la biologie, se trouvent entièrement confirmées par la théorie de l'évolution. Nous pourrions même dire qu'elles en sont une conséquence.

Oui, si l'on considère la question de plus haut, si l'on fait abstraction de ses antécédents souvent théoriques et spéculatifs, on peut affirmer que le socialisme est une science d'application dérivée de la biologie et correspondant à une science abstraite : la sociologie.

Il est maintenant hors de doute que les êtres vivants, comme tout ce qui existe, du reste, sont dans un état constant de transformation. Les espèces, que les anciens naturalistes considéraient comme le symbole de l'immutabilité, se modifient sans cesse ; les formes changent ; les organes physiques et intellectuels se perfectionnent ou s'atrophient, se multiplient même parfois. Les mœurs varient naturellement comme les organismes, et par conséquent, l'état social des diverses races humaines est, comme leur état physique et moral, dans un perpétuel devenir.

Il résulte donc, de la théorie de l'évolution, que l'état social d'une collectivité humaine doit nécessairement, inévitablement et continuellement changer. Il est scientifiquement démontré qu'une société ne peut rester stationnaire. Comme les organes, comme l'intellect des individus qui la composent, il faut qu'elle avance ou qu'elle recule, qu'elle progresse ou qu'elle dégénère.

Il ne s'agit pas de discuter sur le plus ou moins d'utilité d'un pareil changement. L'état social actuel fût-il parfait, ce qui est loin d'exister, l'unanimité des citoyens s'en déclarât-elle satisfaite, qu'il n'en serait pas moins destiné à périr, ou du moins, à se transformer (1). Discute-t-on sur l'utilité de la pesanteur? Non, on la subit, on en étudie les lois, et l'on s'efforce d'en tirer le meilleur parti possible pour le bien commun.

Il doit en être de même pour cette constante modification de l'état social des hommes. Puisque les formes sociales sont essentiellement instables et qu'on ne saurait éviter leur transformation, soit en bien, soit en mal, tous les hommes de bon sens, quelles que puissent être leurs opinions ou leurs tendances, doivent unir leurs efforts pour guider

(1) Cette affirmation semblera peut-être paradoxale. Si l'unanimité des citoyens était satisfaite de l'ordre social, comment pourrait-on arriver à le modifier?

On n'y arriverait pas aujourd'hui, mais demain ou plus tard, car la majorité d'une époque est toujours la minorité d'une autre époque; et en vertu de la loi d'évolution, les fils des satisfaits d'aujourd'hui seront les mécontents de demain. C'est ce qui prouve l'absurdité des constitutions ou des dogmes inviolables. Tout est perfectible en ce monde, et il est vraiment temps que cette vérité se fasse jour dans la conscience des masses.

dans le sens le plus favorable à l'intérêt commun, ces changements inéluctables.

Or, l'étude des modifications les plus utiles à apporter dans les rapports sociaux n'est autre chose que le socialisme.

Donc, le socialisme s'impose à tous les citoyens raisonnables, comme conséquence forcée de la loi d'évolution.

Qu'on ne vienne plus parler, aujourd'hui, d'utopies malsaines, créées par des esprits jaloux et mécontents; il ne s'agit pas davantage des aspirations généreuses de quelques intelligences d'élite, planant au-dessus de leur époque; il s'agit d'une loi fatale régissant tout le monde organique, et dont les conséquences imprévues ramènent plusieurs fois par siècle des bouleversements périodiques chez tous les peuples.

Que l'on ne soit pas d'accord sur les moyens de prévenir les funestes effets de cette loi jusqu'à présent méconnue, que l'on conteste les affirmations de ceux qui l'ont découverte et qui l'étudient spécialement, cela se peut comprendre à la rigueur; mais il est impossible de ne pas reconnaître, en principe, l'absolue nécessité d'une science d'application consacrée à l'étude des transformations sociales; en d'autres termes, l'absolue nécessité du socialisme.

Lorsque la science aura conquis l'influence qu'elle doit légitimement exercer sur le développement des sociétés humaines, lorsque l'art de diriger les peuples sera ce qu'il doit être, c'est-à-dire une branche de la biologie, lorsque le sort de l'humanité ne dépendra plus des caprices, des pas-

sions, des vices de quelques incapables, élevés au pouvoir par l'intrigue ou le hasard, le premier soin de ceux qui se destineront aux fonctions publiques, sera d'étudier à fond la question sociale.

En résumé, la nécessité du socialisme, niée naguère par un renégat sans principes, est rigoureusement prouvée par la science.

Quant à ceux qui se bouchent les yeux pour ne pas voir et qui refusent de se rendre à l'évidence, l'évolution sociale, que rien ne saurait entraver dans son essor, se chargera bientôt peut-être de les éclairer à leurs dépens.

X

Récapitulation.

Il eût été trop long, dans cet essai, d'examiner au point de vue biologique toutes les revendications des socialistes. Nous avons dû nous borner aux principes fondamentaux sur lesquels elles s'appuient et laisser de côté presque toutes les conséquences pratiques qui en découlent.

Nous avons vu que les principes d'égalité et de solidarité, comme les comprennent les socialistes, sont conformes aux données de la science.

Nous avons constaté que la fusion progressive des individualités dans la collectivité, marche en raison directe du développement organique et intellectuel des races; et que, résultat bizarre en apparence, la tendance vers l'unité s'accroît proportionnellement au développement de l'hétérogénéité, c'est-à-dire de la multiplicité de la diversité des rapports, et de la complexité des organismes (1).

(1) Cette bizarrerie s'explique aisément. L'univers étant formé d'une infinité de particules, d'atômes, l'unité ou plutôt l'union, qui constitue le vrai progrès, résulte, non pas de la similitude de ces parties, mais de leur concordance. C'est la loi d'harmonie.

Les organismes inférieurs sont constitués par une

En passant des principes à leurs applications, l'examen de la grande loi d'hérédité nous a démontré que les socialistes sont d'accord avec la science quand ils réclament la suppression des privilèges et des héritages. Quant à leur opinion sur la famille actuelle et la situation de la femme dans notre société, elle est pleinement justifiée par les recherches de M. de Lanessan, dont nous avons donné une analyse trop succincte.

Il nous eût été plus facile encore de faire ressortir la vérité scientifique des autres revendications du programme socialiste; celles que nous avons examinées ayant été choisies entre toutes par nos adversaires, comme plus aisément attaquables; mais nous avons craint d'allonger inutilement cet essai, par la répétition inévitable d'arguments déjà employés. C'est pourquoi, laissant de côté toutes les objections de détail, nous avons, en dernier lieu, démontré la nécessité du socialisme, en tant que science d'application dérivée de la biologie.

Toutefois, après avoir restitué au socialisme son titre de science, et démontré le bien-fondé de ses principales revendications, il nous reste à examiner si la féconde théorie de l'évolution, sur laquelle nous nous sommes si souvent appuyé, ne serait point en mesure de nous donner, dès main-

juxtaposition de cellules identiques, tandis que les organismes supérieurs sont composés d'éléments dissemblables. Il y a toutefois plus d'unité chez l'organisme supérieur, parce que les éléments qui le composent, quoique dissemblables, concourent tous au même but et sont étroitement solidaires les uns des autres.

tenant, quelques notions générales, quelques légitimes conjectures, sur la marche à venir et les conséquences de cette science sociale dérivée d'elle.

1875

1875

1875

DEUXIÈME PARTIE

XI

La théorie de Lamarck.

Avant d'examiner si la théorie de l'évolution peut nous laisser entrevoir quelques phases du développement probable des sociétés futures, on nous permettra de faire une courte digression sur l'historique de cette merveilleuse doctrine.

De même que l'Amérique, découverte par Christophe Colomb, a pris le nom d'un navigateur venu après lui, de même que les inventeurs sont le plus souvent spoliés des bénéfices matériels et moraux de leurs inventions, de même, tout l'honneur de la théorie transformiste est aujourd'hui recueilli par Darwin, qui cependant n'en est pas le véritable fondateur.

Nous ne parlerons pas ici d'Epicure, ni même de Lucrèce. Et pourtant, en lisant l'étonnant poème intitulé *De natura rerum*, il paraît impossible que l'auteur n'ait pas eu des notions, au moins confuses, de la théorie transformiste. L'évolution du langage humain, en particulier, est dé-

crité par le poète en des termes que ne désavouerait pas un philosophe contemporain.

Mais sans remonter aussi haut, sans parler même de tous ceux qui eurent quelques notions imparfaites ou incomplètes de l'évolution, on ne peut nier que le Français Jean Lamarck n'ait développé tout au long, et dans ses plus ultimes conséquences, la théorie que l'on nomme à tort darwinienne. Les ouvrages de ce savant en font foi, ainsi que les attaques et les railleries qui ont accueilli sa découverte. A la même époque, il est vrai, la théorie généalogique était affirmée, quoique d'une façon moins précise et moins scientifique, par le grand poète allemand Goethe, un des rares contemporains de Lamarck qui n'ait pas été aveuglé par l'éblouissante clarté de la vérité nouvelle. Nous devons signaler aussi Russels Wallace, qui arriva de son côté aux mêmes conclusions que Lamarck et Goethe. Chose remarquable, aucun de ces trois savants n'eut connaissance des travaux des deux autres! (12)

Aussi, notre étonnement est grand en constatant le peu d'empressement qu'apportent les savants

(12) La même chose est arrivée pour l'invention simultanée du calcul infinitésimal par Leibnitz et Newton, peut-être aussi par Fermat; du télégraphe par Morse et Bréguet; du phonographe par Graham Bell et Edison, etc.

Ces découvertes simultanées à un moment donné, alors que des milliers d'années de civilisation se sont passées sans qu'il en soit question, confirment l'opinion des communistes sur les avantages matériels et intellectuels que chacun reçoit de la collectivité. Lorsque plusieurs savants font simultanément la même découverte, il est incontesteable que cette découverte était, comme on dit vulgairement : *dans l'air*. L'inventeur est bien le premier qui ait

à revendiquer pour leur pays une découverte que la postérité placera sur le même rang au moins que celle de Képler.

On pousse assez loin, en d'autres circonstances, le chauvinisme étroit et l'esprit mesquin de nationalité pour qu'une pareille indifférence justifie l'accusation de décadence scientifique portée contre notre pays (1).

Toutefois, si nous voulons rendre à Jean Lamarck la justice qui lui est due, ce n'est pas parce qu'il fut Français, mais parce qu'il fut, comme tant

formulé clairement la vérité nouvelle, mais l'idée lui en a été suggérée par ses conversations, par ses lectures, etc.

Quand, par hasard, un homme découvre une vérité dont son époque n'a pas le pressentiment, il ne peut la propager et succombe à sa tâche ingrate. Tel fut le sort de Salomon de Caus, le malheureux inventeur de la machine à vapeur, mort dans une maison de fous.

Une autre réflexion, d'une portée plus pratique, peut-être, se dégage du spectacle de ces découvertes simultanées : Qui ne voit la quantité d'efforts perdus ainsi, et le profit que l'humanité pourrait retirer d'une meilleure socialisation des forces physiques et intellectuelles de ses membres ?

(1) L'impartialité nous fait un devoir de signaler la loyauté scientifique dont a fait preuve en cette circonstance le professeur Hœckel dont nous avons eu souvent à combattre les doctrines antisocialistes.

Contrairement à l'habitude des savants de sa nation, Hœckel, dans son ouvrage sur la création naturelle, signale les travaux de Lamarck et lui rend justice en ces termes :

« Le chef de la philosophie de la nature en France est Jean Lamarck, qui, dans l'histoire de la doctrine généalogique, est en *première ligne* à côté de *Goethe et de Darwin*. A lui revient l'impérissable gloire d'avoir le *premier* élevé la théorie de la descendance à la hauteur d'une théorie scientifique.

« Cette œuvre admirable (la *philosophie zoologique* de Lamarck) est la première exposition raisonnée et *strictement*

d'autres bienfaiteurs de l'humanité, incompris, méconnu, persécuté.

Honneur à Jean Lamarck, l'adversaire de Cuvier, de ce savant officiel qui subordonnait les découvertes scientifiques au bon plaisir de l'empereur ! Honneur au premier, qui, dans les temps modernes, exposa clairement, catégoriquement, en dépit des huées de l'Europe savante, la théorie transformiste, non seulement telle, mais plus complète, qu'elle n'est adoptée aujourd'hui par Darwin et ses disciples !

L'unique mérite de Darwin, et cela suffit amplement à sa gloire, a été d'accumuler un nombre considérable d'observations à l'appui de la théorie transformiste, qu'il a établie de cette façon sur des bases inébranlables.

Les hommes de logique et d'intuition, qui sont doués du sentiment de l'harmonie universelle, les penseurs, qui mettent la loi au-dessus du fait, tous ceux dont l'intelligence plane librement dans l'avenir, furent convaincus de la vérité du transformisme dès qu'il leur fut révélé. Mais ceux qui font de la science à tâtons, de peur d'être aveuglés par le rayonnement de la vérité, les ennemis de

poussée jusqu'à ses dernières conséquences de la doctrine généalogique. »

Hœckel omet, il est vrai, de signaler la supériorité de la théorie de Lamarck sur celle des darwinistes ; mais s'il avait compris la supériorité des déductions du savant français, il n'aurait jamais attaqué les doctrines socialistes qui en dérivent.

Il n'en est pas moins honteux pour nos savants attirés qu'un Allemand soit obligé de rendre justice à nos gloires scientifiques méconnues.

la pensée, les reptiles intellectuels, les savants officiels enfin, avaient besoin, pour être convaincus, de faits nombreux, palpables, et accessibles aux intelligences les moins élevées; il leur fallait des preuves matérielles. Darwin a fourni ces preuves.

Ajoutons que Lamarck, absorbé par l'élaboration de sa doctrine, n'a pas eu le temps de recueillir un nombre de faits assez considérable pour anéantir les objections de ces savants myopes, appointés, semble-t-il, par les gouvernements, pour s'opposer de toutes leurs forces aux progrès de la science. Enfin, les sciences naturelles, dont le développement ne date pas de très loin, se sont enrichies, depuis la mort de Lamarck, d'une quantité d'observations et de faits que Darwin a utilisés à son profit.

Darwin a consolidé la théorie transformiste par ses patientes recherches; il a prévenu ou réfuté toutes les objections et réduit ses adversaires au silence. Cette œuvre suffit à immortaliser sa mémoire, mais Lamarck n'en demeure pas moins le fondateur, ou, si l'on préfère, le restaurateur, dans les temps modernes, de la théorie de l'évolution.

Les socialistes qui combattent pour restituer à chacun le produit intégral de son travail, inaugureront bientôt le règne de la justice dans l'histoire comme dans la société, pour les morts comme pour les vivants. Ils nous pardonneront donc cette digression, consacrée au grand penseur méconnu, dont les précieuses découvertes viennent appuyer leurs revendications, et ils protesteront en toute

occasion contre l'appellation de darwinienne, injustement donnée à la théorie transformiste de Jean Lamarek.

XII

Matérialisme et Matériellisme.

Nous avons dit plus haut que Lamarck avait exposé la théorie de l'évolution plus complètement que Darwin. Non pas qu'il y ait des lacunes ou des erreurs dans les ouvrages de ce dernier; on lui reproche, au contraire, l'accumulation des preuves et la prolixité des détails. Mais le naturaliste français a envisagé l'évolution d'une façon autrement large.

Lamarck n'a rien prouvé de plus que Darwin, dans le sens restreint et purement mathématique du mot; mais il a tiré de ses découvertes biologiques d'importantes conséquences d'ordre général, dont les savants contemporains ne semblent pas assez se préoccuper.

La science moderne a rempli une mission grandiose; elle a complètement transformé les conditions de la vie et soumis à l'humanité les forces aveugles de la nature qui l'écrasaient autrefois. On peut dire qu'elle seule a donné à l'homme l'empire du monde.

Elle a fait mieux encore; elle a arraché les superstitions qui déprimaient l'intelligence humaine,

comme un enchevêtrement de lianes courbant jusqu'à terre les végétaux les plus robustes.

La philosophie avait été vaincue par le christianisme, et elle est demeurée impuissante contre l'Église, tant que la science n'est pas venue lui prêter son appui.

Les découvertes astronomiques des Képler, des Newton, des Galilée, ont porté les premiers coups à la superstition. La démonstration de la rotation du globe terrestre a fait plus de tort aux traditions bibliques que dix in-folios de syllogismes. Vinrent ensuite la physique et la chimie, qui donnèrent une explication rationnelle de nombreux phénomènes exploités, jusqu'alors, par les trafiquants de surnaturel. Mais la géologie surtout, en constatant la prodigieuse antiquité du globe terrestre, a porté le coup de grâce aux fables du christianisme (1).

Pendant ce temps, les Champollion, les Volney, élevaient à la hauteur d'une science l'histoire, dont les bases avaient toujours reposé sur les affirmations intéressées de quelques rabbins juifs.

Enfin, de nos jours, la biologie, l'anthropologie, la sociologie, la linguistique (2), vivifiées par la

(1) C'est surtout Lyell qui porta le coup le plus rude à l'infailibilité biblique, en substituant, dans l'histoire de la terre, la théorie de l'évolution à la doctrine des cataclysmes ou révolutions du globe de Cuvier.

Cuvier, en hon courtisan de toutes les puissances, avait émis une doctrine géologique qui cadrait encore tant bien que mal avec le récit de Moïse.

(2) Les doctrines de l'école épicurienne, notamment en ce qui concerne l'évolution du langage, avaient déjà fait, dans l'antiquité, pleine justice des traditions bibliques sur la révélation des langues à Adam.

doctrine transformiste, ont achevé cette œuvre d'épuration. Les dogmes du christianisme ont succombé pour toujours, ainsi que toutes les théories métaphysiques : existence de Dieu, distinction entre l'esprit et la matière, création, libre arbitre, vie future et autres superstitions susceptibles de servir de base à quelque rejeton des vieilles croyances, plus ou moins bien adapté aux idées nouvelles.

Donc, la science a fait plus que donner à l'homme l'empire du monde, elle lui a donné le gouvernement de sa propre intelligence. Elle a remplacé l'affirmation par la démonstration et la foi aveugle par la conviction raisonnée. Honneur à elle !

Mais elle s'est arrêtée là et n'a point essayé de combler le vide immense que la disparition de toutes les croyances a laissé dans le cerveau de l'humanité.

Dira-t-on qu'elle a bien fait ; que la science doit être essentiellement matérialiste, que son rôle est d'étudier les faits, de les classer, de déterminer, s'il se peut, les lois spéciales qui les régissent,

De nos jours, la théorie évolutionniste appliquée au langage (principalement par Chavée, dans sa *Lexiologie indo-européenne*), a sapé complètement la fable de la confusion des langues, après le déluge et la tour de Babel.

Le linguiste Chavée, que nous venons de citer, peut être mis au rang des inventeurs méconnus et dépouillés par leurs contemporains. Aujourd'hui encore, après sa mort, presque tous ses disciples s'attribuent généreusement les découvertes du vieux maître et se gardent bien de le jamais citer.

Nous devons cependant faire une exception en faveur du docteur Hoyelaques, le seul qui, dans ses excellents ouvrages, ait constamment rendu justice à Chavée.

mais qu'elle n'a rien à voir au delà, et que toute conjecture lui est interdite?

Oui, certes, la science doit être matérialiste, en ce sens qu'elle ne doit s'appuyer que sur des faits positifs ou sur des vérités susceptibles de démonstration. Mais à quoi serviraient toutes les notions qu'elle permet d'acquérir, s'il est interdit d'en tirer des conséquences; si l'on ne peut, en s'appuyant sur des vérités scientifiques et non pas sur des hypothèses, s'élever à la conception des lois générales qui régissent l'univers, et si l'on ne peut au moyen de ces lois former des conjectures qui serviront de thèmes aux recherches futures, en attendant que les découvertes qu'elles auront provoquées viennent les confirmer, les modifier ou les renverser.

L'esprit humain est poussé par une tendance invincible à vouloir connaître les grands secrets de la vie et de l'univers. Cette tendance est si forte que la multitude accepte les explications ineptes et intéressées de théocrates plutôt que de se résigner au doute perpétuel.

Les démonstrations les plus évidentes ne renverseront jamais complètement les superstitions tant qu'on ne pourra leur opposer que des négations.

L'humanité ne saurait avoir une négation pour croyance, et tout ce que perdront les anciennes religions sera gagné en grande partie par des superstitions plus infimes, comme le spiritisme, le somnambulisme, etc.

Pourquoi donc ne pas aborder résolument le terrain sur lequel se placent nos adversaires; pourquoi ne pas opposer à leurs affirmations sau-

grenues, les conjectures les plus en rapport avec l'état actuel des connaissances humaines ? Enfin, pourquoi abandonner à la superstition le vaste domaine de la croyance ?

A coup sûr, une aussi glorieuse tâche n'est pas incompatible avec le matérialisme. Dans l'antiquité, alors que les plus fameux philosophes enseignaient sur la constitution de l'univers, les insanités les plus grotesques, la grande école matérialiste de Démocrite et d'Épicure connaissait la forme exacte de la terre, et, par la seule puissance de la logique, s'élevait jusqu'à la notion de l'attraction universelle et de la loi d'évolution !

Nos matérialistes contemporains, dont le plus grand nombre a pris le nom de positivistes, et que nous serions tentés d'appeler *matériellistes*, ne paraissent pas disposés à suivre ces glorieux exemples. Sous prétexte d'exactitude, ils en sont arrivés à proscrire toute pensée, et si l'on ne réagit promptement contre leur influence stérilisante, ils atteindront bientôt, par des voies différentes, le même but que les superstitions du passé : la proscription de tout ce qui peut menacer les dogmes reconnus.

L'hypothèse, illégitime comme base de raisonnement, est au contraire d'une grande utilité quand elle procède de vérités démontrées. Elle devient alors une cause de recherches. Toutes les grandes découvertes de l'humanité, la gravitation, l'évolution, furent d'abord des conjectures avant d'être vérifiées, le plus souvent par le hasard.

Les théocrates, rivés au passé, anathématisent la science, qui se rit de leurs foudres impuissantes.

Mieux avisés, pour le malheur des hommes, les réacteurs contemporains veulent accaparer, afin de l'immobiliser, cette science maudite, à laquelle les peuples doivent leur émancipation intellectuelle.

Embusqués dans tous les postes officiels, massés dans les académies, les *matériellistes* s'appliquent surtout à diviser la science en un certain nombre de spécialités bien isolées, alors que le mouvement, l'évolution, régissent toutes choses, alors qu'en progressant, les sciences les plus éloignées les unes des autres, à leurs débuts, tendent à se fondre toutes dans une vaste synthèse (1).

Mais il est trop tard, actuellement, pour enrayer la marche du progrès : la foi nouvelle est dans tous les cœurs. La religion de l'avenir, le socialisme, a trouvé la formule qui soulèvera les masses et toutes les réactions coalisées seront balayées par le flot populaire comme une barrière de sable par l'Océan en fureur.

(1) C'est ce que constate Roberty dans sa *Sociologie (Bibliothèque scientifique internationale)*.

Quoi de plus différent, en effet, à leurs débuts, que la physique, l'astronomie et les mathématiques ?

L'observation des astres, n'a rien de commun avec l'étude des grandeurs et des quantités. Aujourd'hui, cependant, les calculs mathématiques jouent, en astronomie, un rôle bien plus considérable que l'observation.

La physique se résout presque entièrement en formules algébriques. La chimie elle-même évolue rapidement vers ce résultat. Il en est de même des autres sciences ; toutes semblent converger vers le même point.

XIII

Création et créateurs.

Aujourd'hui, l'union de la science et de la philosophie a donné des bases positives à la conception unitaire et mécanique de l'univers, formulée dès la plus haute antiquité par l'école matérialiste.

Il n'existe plus dans l'explication des phénomènes naturels, de ces lacunes que l'intervention d'un pouvoir divin ou de forces mystérieuses pouvait seule expliquer.

Il serait utile et intéressant d'embrasser d'un seul coup d'œil l'évolution de la matière à partir du seul point qui se dérobe encore aux explications de la science : à savoir l'existence même de cette matière.

Mais la genèse scientifique de l'univers serait hors de proportion avec le cadre de cet ouvrage. Bornons-nous donc, pour le moment, à en extraire succinctement, d'après les travaux des naturalistes, ce qui se rapporte à la matière organisée en général, et plus particulièrement à l'espèce humaine.

D'après la théorie de l'évolution, la matière organisée se produit dès que les conditions atmos-

périques et géologiques du globe le permirent, à l'état de *proto plasma*. Le proto plasma est une substance albuminoïde contenant du carbone, de l'oxygène, de l'hydrogène et de l'azote. Actuellement encore, cette substance constitue la majeure partie des êtres, les plus bas comme les plus élevés dans la série organique.

De ce proto plasma naquirent, normalement ou accidentellement, par génération spontanée ou par transformation de certains agrégats, les organismes désignés sous le nom de *monères*.

Y eut-il plusieurs types de ces organismes primitifs ou un seul ? Il est impossible de le savoir. Toutefois, la monère étant une simple agglomération de proto plasma, sa forme ne devait pas être mieux déterminée que celle des espèces semblables actuellement existantes. Il est donc fort probable que les types de ces premiers ancêtres du monde organisé variaient à l'infini.

Des monères, procédèrent d'autres organismes cellulaires plus ou moins parfaits, par voie d'hérédité et d'adaptation. L'hérédité transmettant invariablement les formes ancestrales que l'adaptation ou sélection venait perpétuellement modifier.

Il est inutile de remonter échelon par échelon toute la série des formes issues de la monère jusqu'à l'homme.

Remarquons toutefois, qu'à partir de la cellule parfaite, les nouvelles formes produites ne furent plus que des assemblages plus ou moins considérables de cellules plus ou moins modifiées, et que les progrès organiques résultèrent de la division

du travail et de l'harmonie entre ces cellules associées.

Ainsi, la monère se nourrit par imbibition, pour ainsi dire, et respire de même; toutes les parties de son corps sont également aptes à absorber les liquides nourriciers et l'air respirable.

Au contraire, dans les agrégats constituant des organismes plus parfaits, certaines cellules conservent seules la propriété d'absorber les aliments, et en font leur spécialité à l'exclusion des autres fonctions. D'autres absorbent uniquement l'air respirable; d'autres enfin, concentrent en elles la sensibilité.

C'est ainsi que se formèrent, chez les animaux et les végétaux supérieurs, les organes spéciaux. Des groupes cellulaires, concentrant leur activité sur une seule fonction, et se perfectionnant dans leur spécialité à chaque génération, constituèrent à la fin ces organes dont nous admirons la délicatesse : l'estomac, le cœur, le cerveau, les différents sens, etc.

Tant que les êtres organisés ne furent que des juxtapositions de monères ou de cellules simples, aucun caractère important ne les distinguait les uns des autres; mais du jour où la division du travail fit apparaître les organes spéciaux, les différences entre les êtres qui prirent des voies divergentes, s'accrochèrent en raison de leur perfectionnement même.

Les cellules qui servent de base à tous les organismes, diffèrent peu dans les deux règnes organisés de la nature. Rien de plus semblable à une cellule végétale qu'une cellule animale.

Mais on comprend très bien que deux agrégats de cellules dont l'un évolue dans le sens de la végétation, tandis que l'autre évolue dans le sens de l'animalité, différeront d'autant plus, qu'ils seront plus perfectionnés, chacun dans son genre.

Tout le monde a pu remarquer l'analogie qui existe entre des coraux, par exemple, et des plantes cellulaires comme les cactus; alors qu'il n'y a plus le moindre rapport entre un chêne et un chien, tous deux très élevés dans leur règne, mais provenant néanmoins de l'évolution, en sens divergent, de cellules semblables (1).

Donc, la matière organisée, le proto plasma, est l'ancêtre commun des innombrables espèces, aujourd'hui si dissemblables par leurs formes et leurs propriétés.

(1) Il est une conséquence pratique des découvertes relatées ci-dessus, dont nos gouvernants devraient bien tenir compte dans leur politique coloniale, si toutefois ils suivent une politique quelconque, ce dont il est permis de douter.

D'après ce que nous venons de voir, deux races humaines en apparence très voisines, parce qu'elles ont atteint un niveau presque équivalent d'évolutions, peuvent être cependant très distantes et pour ainsi dire irréductibles, si elles ont commencé à diverger de bonne heure. Pour les ramener à l'identité, autrement dit, pour les assimiler, il faudrait pouvoir leur faire remonter le cours des âges jusqu'à la souche ancestrale commune.

Aussi, l'assimilation de races déjà civilisées, comme les arabes d'Algérie, est-elle mille fois plus difficile que celle des nègres ou des canaques.

Mais la théorie de l'évolution nous indique, comme solution, pour la fusion des races, non l'assimilation, mais la fédération, d'autant plus facile à réaliser que les races ont une culture intellectuelle plus équivalente. Sur ce point, comme sur tous les autres, la théorie transformiste se trouve d'accord avec le socialisme.

cinctement la façon d'opérer de ces deux forces ; il serait trop long d'analyser leurs effets en détail. Mais les quelques explications que nous avons données nous permettent de concevoir tous les êtres, actuellement existants, comme provenant de la simple manière par voie d'hérédité et d'adaptation (1).

En présence de cette vaste synthèse de la vie organique, les savants contemporains, satisfaits d'avoir réfuté les explications surnaturelles de la création et banni la cause première, ont décrété qu'il n'existait pas de causes finales, que la vie ou l'évolution des êtres n'avait pas de but et qu'elle se reproduirait indéfiniment, d'après ces lois d'hérédité et d'adaptation dont ils ont étudié certains effets.

Quant à analyser ces lois pour essayer d'en tirer quelques notions sur le grand problème de la vie, sous le voile duquel les superstitions s'abriteront toujours, c'est ce que nos savants se sont bien gardés de faire, tant ils redoutent de se rencontrer face à face avec l'éblouissante vérité.

Mais c'est ici que Jean Lamarck s'est montré supérieur aux darwinistes qui ont fortifié certains points de sa théorie.

Après avoir très logiquement écarté toute intervention créatrice, tout plan divin préconçu de

(1) Nous engageons ceux de nos lecteurs, que notre analyse succincte n'aurait pas convaincus, ou qui désireraient plus de détails sur le mécanisme véritablement merveilleux de ces deux grandes lois de la vie, à lire la traduction du livre d'Hæckel sur l'*Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*.

l'univers, il a étudié de près la grande loi d'évolution et il a compris qu'elle était *la loi suprême du monde organique et qu'elle régissait aussi l'adaptation et l'hérédité.*

Toutefois, sur ce point comme sur d'autres, Lamarck est resté dans les généralités.

On nous permettra donc, après avoir rendu au savant français l'hommage qui lui est dû, ne pas reproduire textuellement ses idées, mais de les présenter avec les compléments et les modifications que lui-même y aurait sans doute apportés, en présence des progrès effectués depuis sa mort, par toute une génération de philosophes et de naturalistes.

L'instinct de conservation personnelle, fut incontestablement l'unique mobile des organismes primitifs. Actuellement encore, il est un des plus puissants mobiles de l'homme lui-même, le moins imparfait des animaux.

Les circonstances, les milieux, les différences organiques, varièrent à l'infini les manifestations de cet égoïsme; et, en croyant satisfaire ses besoins ou ses désirs, en voulant éviter une souffrance, l'être organisé assurait sans s'en douter la perpétuité et le perfectionnement de son espèce.

Assurément les organismes primitifs n'avaient pas conscience du résultat final de leurs efforts et de leur influence sur l'évolution de l'espèce; cependant ces efforts étaient volontaires et l'on peut dire que les progrès accomplis par les différentes races ont été voulus, dès leur origine, sinon prévus dans toutes leurs conséquences, par les nombreuses générations qui se sont succédé.

Le poisson aux nageoires membraneuses, qui s'efforçait de sauter d'une crête de vague à l'autre, ne se livrait certainement pas à cet exercice dans l'intention bien arrêtée de faire souche de poissons volants. Il n'en est pas moins évident que son désir était de voler, puisque tous ses efforts tendaient vers ce résultat (1).

Donc, si le monde organisé actuel n'est pas le développement d'un plan préconçu par un créateur quelconque, il est incontestablement le résultat des efforts, des désirs, des volontés, de plus en plus conscients à mesure que l'évolution avance, de tous les êtres qui ont vécu avant nous.

Par conséquent, ces êtres sont les causes premières, les causes efficientes, et dans le sens scientifique du mot, les véritables *créateurs* de l'univers organisé tel qu'il existe.

Cette vérité ne paraît pas avoir une importance pratique bien grande, tant que l'on considère les organismes animaux et végétaux soumis à l'étude des naturalistes. Mais si l'on vient à remarquer que l'homme est, en réalité, le maître de l'univers terrestre, que son influence sur tous les êtres vivants est illimitée, qu'il dompte tous les jours les forces de la nature et restreint de plus en plus la part du hasard et de la fatalité; si l'on considère, en outre, que les découvertes biologiques contem-

(1) Dans n'importe quel gymnase médical et orthopédique, on peut voir des exercices spéciaux destinés à produire des redressements, des développements, des perfectionnements de l'organisme.

Ceci est de la sélection humaine, parfaitement consciente et voulue.

poraines lui ont révélé les mystères de l'évolution, qu'elles lui permettent de faire de la sélection consciente et intelligente au lieu de la sélection aveugle employée par ses ancêtres, on est autorisé à dire que l'humanité est sur le point de subir une transformation aussi importante que celle de nos aïeux, les singes anthropoïdes, devenus des hommes véritables par la diffusion du langage articulé.

XIV

CONCLUSION

La foi nouvelle. — Brute ou Dieu.

D'après les légendes mythologiques, Prométhée, le grand révolté, enchaîné par Jupiter pour avoir dérobé le feu divin, doit avoir son jour de revanche.

Ce grand jour est arrivé enfin ; la science a vaincu la fatalité ; tous les fantômes créés par l'ignorance et la peur s'évanouissent devant le resplendissant avenir. Les dieux s'en vont ; et l'homme, hier encore misérable créature opprimée, se voit enfin tel qu'il est réellement : le principal créateur du monde qu'il habite (1).

(1) On serait vraiment tenté de croire qu'un génie malicieux préside à l'évolution de la science et se plaît à berner les pauvres spiritualistes.

— Faire descendre l'homme du singe ! criaient ils en se signant. Ravaler l'espèce humaine au niveau de la bête ! Peut-on ajouter foi à une doctrine aussi dégradante ?

Or par un étrange hasard, voici que, bien loin de ravaler l'homme, la théorie de l'évolution le divinise ! Au lieu d'être une vile créature, comme le croient les spiritualistes, l'homme devient son propre créateur.

Si nos adversaires sont logiques, ils doivent se soumettre maintenant à notre opinion, puisqu'ils jugent une

Sachant comment les espèces se transforment et se perfectionnent, il usera de ses connaissances au profit de sa propre race et des organismes qui lui sont raliés.

Nous avons vu comment les organes se créent et progressent. Mais, nous l'avons dit maintes fois, la sélection, elle-même, évolue et l'humanité ne doit pas calquer les procédés des espèces inférieures.

Supposons que l'homme, trouvant son organe visuel imparfait, ait voulu le perfectionner d'après les procédés de la nature. Au bout de longs siècles d'efforts l'espèce humaine serait peut-être arrivée à posséder la vue perçante de l'aigle. Au lieu de cela, l'homme a inventé le télescope, et, du jour au lendemain, il a contemplé des mondes que la lumière du nôtre met cent millions d'ans à atteindre (1)!

Au moyen de la sélection consciente, l'humanité prendra réellement le sceptre de l'univers et remplacera les dieux qu'elle a détrônés.

Toutes les impossibilités que les rétrogrades opposaient aux réformateurs sont maintenant écartées par la science.

doctrine philosophique d'après le rang plus ou moins élevé qu'elle accorde à l'humanité.

Ils s'empresseront, sans doute, de dire une nouvelle sottise, et de répudier la foi nouvelle parce qu'elle nous enorgueillit trop.

N'importe, nous préférons à l'*Adam déchu*, le fils du singe devenu Dieu. Cette croyance est plus conforme au progrès que celle du fils de Dieu devenu homme.

(1) On pourrait multiplier les exemples de ce genre : Ainsi, il aurait fallu bien du temps pour acquérir la vélocité du cheval : il était beaucoup plus simple et surtout plus court de domestiquer cet animal et de s'en servir. Du

On pourra détruire le vice, on pourra supprimer la maladie et triompher de la misère.

La maladie et le vice — une seule et même chose, en réalité — seront prévus avant la naissance par une connaissance plus approfondie des lois d'hérédité, et une sélection bien appropriée ne tardera pas à en avoir raison. Bien des générations seront sans doute nécessaires pour arriver à un résultat complet ; c'est une raison de plus pour se mettre à l'œuvre sans retard. Mais, du jour où la science gouvernera les sociétés, les merveilleux effets de la puissance créatrice de l'homme se feront immédiatement sentir dans le vieux monde, encore subjugué par la misère et la douleur.

On s'étonne déjà des merveilleuses conquêtes de la science, des arts et de l'industrie. Que ne pourra donc pas faire, en ce sens, l'homme délivré de la misère, du vice et de la maladie, l'homme capable de perfectionner son espèce et tout ce qui l'entoure ?

Ajoutons que bientôt, les immenses ressources de l'humanité, actuellement employées contre le progrès, les budgets de la guerre, de la justice, des

reste, jamais l'exercice le mieux approprié n'aurait permis à l'homme d'atteindre la vitesse d'une locomotive, et encore moins de transporter les charges contenues dans un train de marchandises.

Quel perfectionnement de la voix pourrait égaler le télégraphe ? Le téléphone ?

Quel perfectionnement dans la natation rendrait les services d'un simple radeau, à plus forte raison d'un vaisseau à voiles ou d'un vapeur ?

Nous en avons assez dit pour faire comprendre la supériorité de la sélection humaine sur la sélection naturelle, à laquelle les darwinistes inconséquents voudraient condamner à tout jamais l'humanité.

cultes, etc., seront employés en vue du bonheur de tous; ajoutons que la perfectibilité croît en raison directe du perfectionnement, et nous serons forcés de conclure que la puissance, le bonheur, la science et la vertu des hommes dépasseront bientôt les plus merveilleuses conceptions de nos ancêtres au sujet de leurs dieux imaginaires.

Nous avons bien raison de le dire au début de cet ouvrage : le socialisme qui comprend toutes les aspirations vers le progrès matériel et moral, est une véritable religion, la religion de l'avenir, et lui seul peut donner la formule, non seulement de *la foi nouvelle*, qui explique scientifiquement le monde tel qu'il est, mais aussi de l'espérance nouvelle qui doit régénérer l'espèce humaine (1).

Les grandes étapes de l'humanité, les profondes modifications sociales, se sont toutes résumées en une nouvelle conception de l'univers et de la place qu'y occupent les hommes.

(1) Il faudrait, pour exposer complètement la foi nouvelle, un ouvrage entier, bien plus considérable que celui-ci.

Cet ouvrage commencerait par une sorte de genèse, ou explication de l'univers, de ses commencements, de son évolution, de son but.

Une seconde partie, moins générale, traiterait de l'évolution des sociétés humaines dans le passé, le présent et l'avenir.

Enfin, comme conclusion, il faudrait dégager de la nouvelle doctrine, une morale évolutionniste et socialiste.

Une pareille tâche est bien faite pour tenter et effrayer en même temps un philosophe. Cependant, on trouverait disséminés dans les œuvres les plus disparates, un grand nombre de renseignements utiles et de documents précieux, car, nous l'avons dit, la foi nouvelle envahit à leur insu bien des gens qui s'en croient les adversaires.

Ces nouvelles formules de la croyance générale, pétrifiées dans le dogme, par ceux qui les avaient autrefois combattues, ont remplacé les religions précédentes. Dans tous les temps, dans tous les pays, en effet, les pontifes de toute robe, les parasites du corps social ont essayé de noyer le progrès dans le sang de ses défenseurs; mais, quand le mouvement est devenu irrésistible, il en prennent cyniquement la direction, et, sous prétexte d'assurer le triomphe des idées nouvelles, ils en neutralisent à tout jamais les bons résultats.

Cet avortement, d'ailleurs, est conforme aux données de la science. Nous l'avons vu précédemment : tout ce qui ne progresse pas dégénère et meurt. Méfions-nous donc des nouveaux prêtres qui, sous l'habit laïque du savant, veulent immobiliser les connaissances humaines sous prétexte d'en assurer le respect (1).

Cet amour du dogme, dernier legs de nos ancêtres ignorants et asservis, est encore assez puissant pour amener des Darwin, des Hœckel, à proclamer l'immobilité de l'évolution elle-même, dont ils nous ont révélé les progrès incessants à travers les siècles.

(1) Il ne faudrait pas, sous prétexte de combattre l'enseignement antiscientifique des cléricaux, tomber dans un exclusivisme d'un nouveau genre au profit de l'enseignement officiel et des universités d'Etat qui deviendraient les Sorbones de l'avenir.

Il est de mode aujourd'hui, chez nos gouvernants, de se faire donner pour combattre le cléricalisme, des armes dont ils ne se servent sérieusement que contre les socialistes.

La formule chrétienne du progrès a été l'incarnation de la divinité sous la forme humaine.

Aujourd'hui, la formule scientifique du progrès à venir est la déification de l'humanité. La créature, ravalée par les anciennes croyances, se relève créateur.

Prométhée prend sa revanche et :

Rit au nez de Jupiter.

Un poète, Ange Pechméjà, dans un moment d'inspiration, a chanté :

La dignité n'est pas innée, on la conquiert,
Et c'est en affrontant la lutte rédemptrice.
Le Dieu qu'on vous montra, serait taché d'un vice;
Son sceptre immérité meurtrirait la justice.
Il n'en est pas ainsi : le pouvoir est offert
A qui tordra la vie au feu du sacrifice.

Et donc, retiens ceci : que la divinité
Est le grade conquis par toute humanité,
Dont viennent d'aboutir les épreuves augustes.

.....

Ces pensées sublimes ne sont pas de simples aspirations humanitaires, des vues plus ou moins prophétiques, elles sont la rigoureuse conséquence des faits démontrés par la biologie.

La cause finale, dont les savants d'autrefois ont fait justice, est aujourd'hui remplacée, que le veuillent ou non les positivistes, les *matérialistes* et les darwinistes rétrogrades, par les causes efficientes qui sont, en dernière analyse, les volontés éternellement actives des êtres vivants.

Or, l'homme, dominant la nature entière, impo-

sera de plus en plus sa volonté unique et deviendra ainsi le véritable créateur de l'univers à venir.

Telle est la nouvelle croyance basée sur la science ; croyance autrement grandiose et féconde en bons résultats que les fables du christianisme ou que le froid positivisme de nos satisfaits (1).

A nouvelle croyance, morale nouvelle. Il ne suffit pas, en effet, de renverser les enseignements contre la nature des brocanteurs de religion, il faut les remplacer par une morale plus élevée.

Et cependant, les positivistes n'ont su mettre en avant, comme fondement de la morale humaine, que la triste doctrine de l'intérêt personnel. Mo-

(1) Dès maintenant déjà la foi nouvelle donne un vigoureux essor aux recherches philosophiques. Nous en trouvons un exemple dans la démonstration rigoureusement mathématique de l'existence du progrès. Cette démonstration a été faite par un de nos coréligionnaires, dans une de ses conférences :

« Pour faire la part belle à nos adversaires, nous prendrons l'univers purement atomique, tel qu'il pouvait exister il y a des milliards de siècles, avant l'apparition de ce que l'on entend généralement par la vie.

« Nous ne pouvons accorder aux atomes qu'une propriété : la gravitation. Nous n'osons même pas parler de l'évolution, car elle n'est, elle-même, qu'un résultat de la gravitation, comme tout ce qui a existé, comme tout ce qui existera.

« Donc, étant donnés des atomes éparpillés dans l'espace et soumis à la gravitation, nous affirmons que le progrès est inévitable.

« La gravitation amène forcément des rencontres d'atomes, matinées par la masse ou la proximité. (Ces motifs pour nous, ne sont que des hasards.)

« Ces rencontres seront bonnes ou mauvaises ; c'est-à-dire favorables ou défavorables à l'un, à plusieurs, ou à tous les atomes mis en contact.

« Les bonnes rencontres amèneront la combinaison, la

rale toute bourgeoise, et peu gênante pour nos dirigeants.

Pour les dirigés c'est une autre affaire; leur intérêt ne paraissant pas être très conforme à celui de leurs seigneurs et maîtres.

C'est pourquoi les jésuites (1) du *matérialisme* ont inauguré la théorie élastique de l'*intérêt bien entendu*.

Le peuple, disent-ils, n'est pas assez intelligent pour comprendre son véritable intérêt. Aussi les dirigeants se chargent de cette besogne et les dirigés n'ont plus, comme au beau temps de la superstition, qu'à se laisser guider par leurs maîtres.

Du reste, l'armée, la police, la magistrature, tout l'appareil capitaliste et gouvernemental, remplacent avantageusement l'enfer chrétien et servent d'*ultima ratio* aux incrédules.

cohésion, l'union des atômes et produiront une harmonie nouvelle. Les mauvaises produiront une lutte.

« Mais l'union de deux ou plusieurs êtres quels qu'ils soient augmente la puissance de ces êtres, tandis que la lutte produit l'affaiblissement de l'un des combattants, sinon de tous; en tous cas leur division.

« Les agrégats, ou unions harmoniques augmentent sans cesse en force, tandis que les agrégats inharmoniques se désagrègent au fur et à mesure de leur production.

« La somme de bien va toujours en augmentant et le mal, se détruisant de lui-même à mesure qu'il se produit, ne peut qu'aller en diminuant.

« Il en résulte que le progrès est une conséquence forcée de la loi la plus générale de l'univers, la loi de gravitation.

« Ce qui est vrai pour l'univers purement atomique l'est à plus forte raison pour les êtres organisés doués de conscience et de pensée. »

(1) Tous les jésuites ne sont pas dans le catholicisme. Aussi n'est-ce pas à coup de décrets qu'on les chassera de la société, mais à coups de lumière, comme les hiboux.

Nous sortirions de notre cadre en examinant consciencieusement les bases de la nouvelle morale socialiste et évolutionniste. Nous devons nous borner à les signaler.

Toutefois, il est facile de faire ressortir, en deux mots, la fausseté du principe de l'intérêt personnel.

Si égoïstes que soient les hommes d'aujourd'hui, il n'est aucun de nous qui ne puisse citer vingt exemples en contradiction avec le principe ci-dessus.

La conduite de Delescluze, mourant volontairement sur les barricades de la Commune, n'est-elle pas en opposition avec la théorie de l'intérêt personnel ?

Dira-t-on qu'il cherchait la célébrité ? Ce n'est déjà plus de l'intérêt personnel ; en tous cas, il serait singulièrement entendu. Du reste Delescluze était déjà célèbre.

Mais il y a des exemples innombrables, dans la vie privée, de sacrifices absolument obscurs et désintéressés, pour un enfant, pour un ami, pour une idée, souvent même pour une lubie !

L'intérêt personnel est si peu le mobile irréductible de tous nos actes, que dans la basse animalité, on trouve des exemples de sacrifices pour un être aimé et même pour une idée ! Chacun sait qu'une poule brave les plus formidables ennemis pour défendre ses poussins, et que beaucoup d'animaux préfèrent la mort terrible par la faim à la plus douce captivité.

Le vrai mobile irréductible de tous les actes des êtres organisés est la recherche du plaisir, ou, ce

qui revient au même, la fuite de la douleur (1).

Plaisir purement bestial d'abord, mais qui va s'idéalisant de plus en plus, à mesure que l'organisme s'élève dans la série des êtres, et qui mérite alors le nom plus relevé de bonheur.

Ce n'était pas l'intérêt du vénérable Delescluze de se faire fusiller par les Versaillais. Mais la douleur de mourir était moins forte à ses yeux que celle de voir la défaite de ses idées et les hideuses représailles de vainqueurs dont il connaissait la férocité.

La recherche du bonheur, comme base de la morale nouvelle, a surtout l'avantage de n'être pas immuable et de pouvoir progresser en raison de l'état intellectuel des hommes.

Nous ne pouvons pas entrer ici dans de plus longs développements ; peut-être le ferons-nous un jour, dans un ouvrage plus spécialement consacré aux croyances nouvelles. Nous voulons seulement constater que la future société, dont l'enfement est déjà commencé, a, comme ses devancières, sa foi et sa morale.

Mais la future civilisation sera plus stable que les précédentes, si le peuple est assez bien avisé pour ne plus livrer sa foi aux trafiquants de dogmes.

L'évolution n'est autre chose que la vie elle-même. Toute croyance condamnée à l'immobilité

(1) Herbert Spencer, dans sa morale évolutionniste, donne la recherche du plaisir comme le mobile unique des actions humaines réfléchies. Les actions inconscientes ont aussi le même mobile en définitive, puisqu'elles proviennent d'anciens actes voulus, qui sont passés à l'état d'habitudes.

doit inévitablement périr, ou demeurer stérile, ce qui revient au même. Une croyance évolutionniste, au contraire, progresse éternellement et rajeunit sans cesse.

Les réacteurs, qui n'ont pu étouffer la foi nouvelle dans son berceau, essaieront de la neutraliser en se l'appropriant. C'est là qu'est le danger. Espérons que le peuple, si souvent trompé, saura déjouer, cette fois, les embûches de ses ennemis.

Il serait puéril de vouloir énumérer tous les progrès qui s'accompliront pendant la nouvelle transformation, dont nous voyons distinctement les signes précurseurs. Nous ne pouvons pas plus concevoir les splendeurs du monde futur que nos ancêtres animaux n'auraient pu se faire une idée de la civilisation actuelle.

Mais si nous ne pouvons savoir au juste ce que sera la nouvelle évolution de l'humanité, nous pouvons toujours affirmer, sans nous écarter de la rigueur scientifique, que cette évolution se produira sûrement dans le sens que nous avons indiqué, et qu'elle est même déjà commencée.

D'après les lois de la biologie, l'humanité ne peut pas plus rester stationnaire que tout autre agrégat d'organismes. Par conséquent, si elle n'évolue pas dans le sens que nous avons indiqué, elle est en voie de dégénérescence et condamnée à périr.

Notre intelligence n'est pas, disions-nous, assez vaste pour concevoir toutes les splendeurs futures de l'évolution humaine commencée de nos jours ; mais, fussions-nous capables d'étudier les phases de la régression possible des hommes, jusqu'à la basse animalité dont ils sont issus, le courage nous

manquerait pour une aussi navrante contemplation.

D'ailleurs, à quoi bon cette ingrate recherche? L'humanité évolue, elle ne rétrograde pas. La découverte de la théorie transformiste et les progrès du socialisme démontrent hautement la vitalité de l'espèce humaine.

N'oublions pas toutefois que le perfectionnement et la dégénérescence sont les seules issues de tout ce qui vit dans l'univers; que l'homme ne peut rester ce qu'il est, et qu'il doit s'élever au-dessus de l'humanité, sous peine de retomber dans l'animalité.

Brute ou Dieu, choisissons!

The first part of the book is devoted to a general
 description of the country and its inhabitants.
 The second part contains a history of the
 country from the earliest times to the present
 day. The third part is a description of the
 principal cities and towns. The fourth part
 is a description of the principal rivers and
 lakes. The fifth part is a description of the
 principal mountains and hills. The sixth part
 is a description of the principal minerals and
 metals. The seventh part is a description of the
 principal plants and animals. The eighth part
 is a description of the principal customs and
 manners. The ninth part is a description of the
 principal laws and constitution. The tenth part
 is a description of the principal arts and
 sciences. The eleventh part is a description of the
 principal manufactures and trades. The twelfth part
 is a description of the principal religions and
 sects. The thirteenth part is a description of the
 principal languages and dialects. The fourteenth part
 is a description of the principal coins and
 money. The fifteenth part is a description of the
 principal weights and measures. The sixteenth part
 is a description of the principal diseases and
 medicines. The seventeenth part is a description of the
 principal military and naval forces. The eighteenth part
 is a description of the principal public buildings and
 monuments. The nineteenth part is a description of the
 principal public works and improvements. The twentieth part
 is a description of the principal public institutions and
 societies. The twenty-first part is a description of the
 principal public offices and dignities. The twenty-second part
 is a description of the principal public honors and rewards.
 The twenty-third part is a description of the principal public
 punishments and penalties. The twenty-fourth part is a
 description of the principal public festivals and games.
 The twenty-fifth part is a description of the principal
 public games and sports. The twenty-sixth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The twenty-seventh part is a description of the principal
 public games and sports. The twenty-eighth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The twenty-ninth part is a description of the principal
 public games and sports. The thirtieth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The thirty-first part is a description of the principal
 public games and sports. The thirty-second part is a
 description of the principal public games and sports.
 The thirty-third part is a description of the principal
 public games and sports. The thirty-fourth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The thirty-fifth part is a description of the principal
 public games and sports. The thirty-sixth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The thirty-seventh part is a description of the principal
 public games and sports. The thirty-eighth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The thirty-ninth part is a description of the principal
 public games and sports. The fortieth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The forty-first part is a description of the principal
 public games and sports. The forty-second part is a
 description of the principal public games and sports.
 The forty-third part is a description of the principal
 public games and sports. The forty-fourth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The forty-fifth part is a description of the principal
 public games and sports. The forty-sixth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The forty-seventh part is a description of the principal
 public games and sports. The forty-eighth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The forty-ninth part is a description of the principal
 public games and sports. The fiftieth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The fifty-first part is a description of the principal
 public games and sports. The fifty-second part is a
 description of the principal public games and sports.
 The fifty-third part is a description of the principal
 public games and sports. The fifty-fourth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The fifty-fifth part is a description of the principal
 public games and sports. The fifty-sixth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The fifty-seventh part is a description of the principal
 public games and sports. The fifty-eighth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The fifty-ninth part is a description of the principal
 public games and sports. The sixtieth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The sixty-first part is a description of the principal
 public games and sports. The sixty-second part is a
 description of the principal public games and sports.
 The sixty-third part is a description of the principal
 public games and sports. The sixty-fourth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The sixty-fifth part is a description of the principal
 public games and sports. The sixty-sixth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The sixty-seventh part is a description of the principal
 public games and sports. The sixty-eighth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The sixty-ninth part is a description of the principal
 public games and sports. The seventieth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The seventy-first part is a description of the principal
 public games and sports. The seventy-second part is a
 description of the principal public games and sports.
 The seventy-third part is a description of the principal
 public games and sports. The seventy-fourth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The seventy-fifth part is a description of the principal
 public games and sports. The seventy-sixth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The seventy-seventh part is a description of the principal
 public games and sports. The seventy-eighth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The seventy-ninth part is a description of the principal
 public games and sports. The eightieth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The eighty-first part is a description of the principal
 public games and sports. The eighty-second part is a
 description of the principal public games and sports.
 The eighty-third part is a description of the principal
 public games and sports. The eighty-fourth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The eighty-fifth part is a description of the principal
 public games and sports. The eighty-sixth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The eighty-seventh part is a description of the principal
 public games and sports. The eighty-eighth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The eighty-ninth part is a description of the principal
 public games and sports. The ninetieth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The ninety-first part is a description of the principal
 public games and sports. The ninety-second part is a
 description of the principal public games and sports.
 The ninety-third part is a description of the principal
 public games and sports. The ninety-fourth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The ninety-fifth part is a description of the principal
 public games and sports. The ninety-sixth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The ninety-seventh part is a description of the principal
 public games and sports. The ninety-eighth part is a
 description of the principal public games and sports.
 The ninety-ninth part is a description of the principal
 public games and sports. The hundredth part is a
 description of the principal public games and sports.

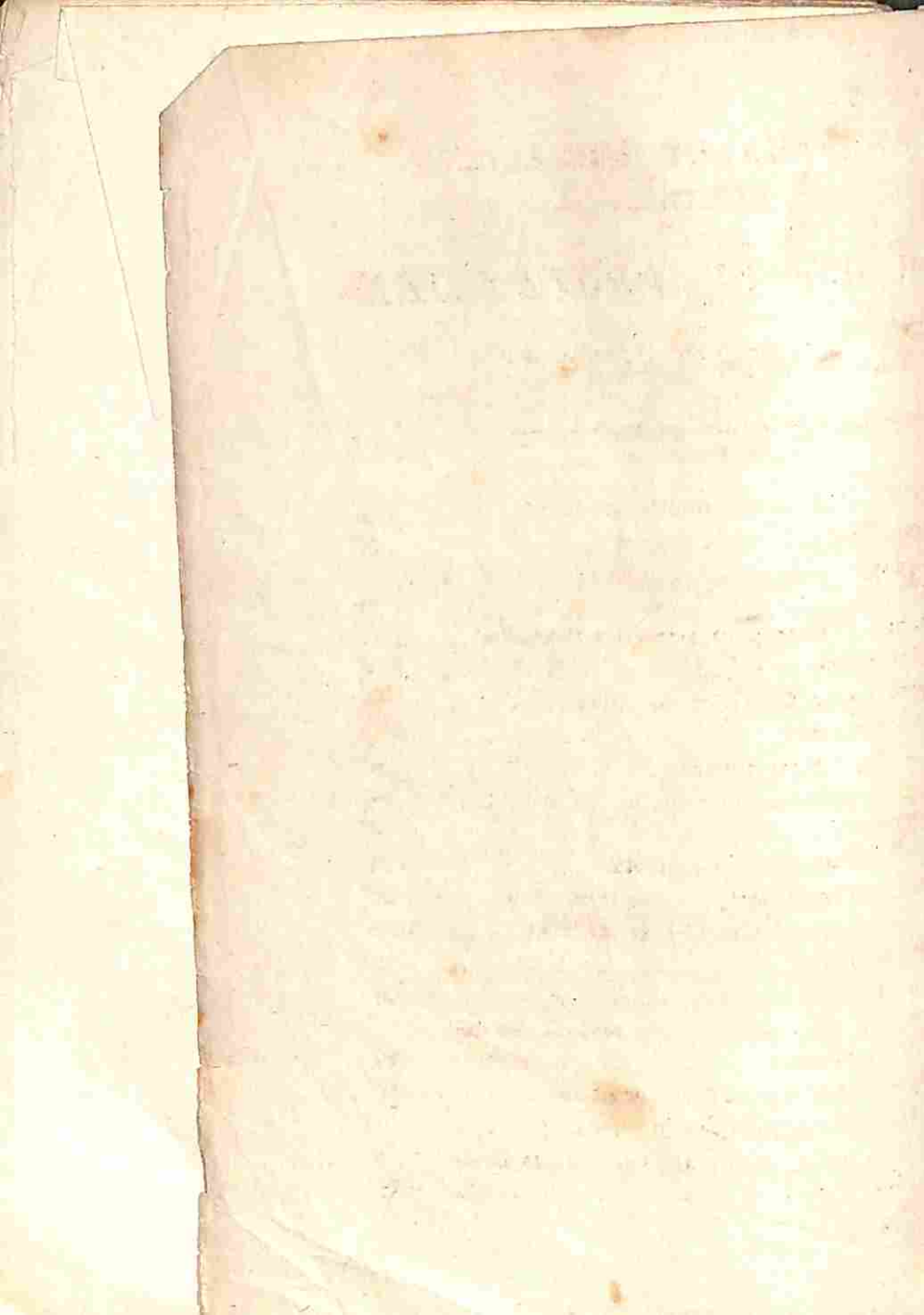
TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

I Universalité du socialisme.....	
II Objections contre le socialisme, tirées de la théorie de l'évolution.....	10
III Première objection. — La lutte pour l'existence au point de vue social.....	12
IV Première objection (suite). — Opinion de M. de Lanessan. — La famille. — La femme.....	24
V Deuxième objection. — Conséquences sociales de la loi biologique d'hérédité.....	30
VI Troisième objection. — Communisme et individualisme.....	37
VII Troisième objection (suite). — La loi de régression apparente.....	43
VIII Quatrième objection. — Évolution et égalité.....	54
IX Le socialisme scientifique.....	63
X Récapitulation.....	67

DEUXIÈME PARTIE

XI Introduction. — La théorie de Lamarck.....	71
XII Matérialisme et matériellisme.....	77
XIII Création et créateurs.....	83
XIV Conclusion. — La foi nouvelle. — Brute ou Dieu!	92



PROPAGANDE SOCIALISTE

LIBRAIRIE DU PROLÉTAIRE

47, rue de Cléry, 47

BROUSSE. — Le Procès de l'Avant-Garde.....	» 50
La Commune et le Parti ouvrier.....	» 05
B. CLÉMENT. — Questions sociales à la portée de tous.....	» 10
DRAMARD. — Voyage au pays des Proscrits....	1 »
Transformisme et Socialisme.....	1 »
DEYNAUD. — Le Livret du socialiste.....	» 20
La Prostitution.....	» 10
UMAY. — Un fief capitaliste.....	» 40
ENGELS. — Socialisme utopique et socialisme scientifique.....	» 50
GELY. — Paria parmi les parias.....	» 35
LABUSQUIÈRE ET MAROUK. — Le tiers État....	» 20
LECLER. — Prêtre célibataire et criminel.....	» 40
La Femme.....	» 25
La Quintessence du collectivisme.....	» 15
LAVY. — La représentation du Proletariat de- vant le Parlement.....	» 20
LE ROY. — Réformes sociales urgentes.....	» 50
Chant des Prolétaires avec musique.....	» 50
LE ROY ET SOUETRE. — Fusillé deux fois, la Com- mune, etc.....	» 30

<p>B. MALON. — Histoire du Socialisme, en livraisons illustrées à 10 c.; la Série, 50 c. La première partie (<i>Histoire du Socialisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution française</i>) est parue, prix: 5 fr., ou par séries de 50 c. — La deuxième partie (<i>Histoire du Socialisme en France depuis la Révolution jusqu'à la Commune</i>) est en cours de publication, à raison de deux livraisons par semaine, 30 livraisons ou 6 séries de cette seconde partie, sont déjà parues (31 juillet 1882).</p>	
— Le Nouveau Parti , 1 ^{er} volume (1881), <i>Les principes du Parti ouvrier</i> ; 2 ^e volume (1882), <i>La politique du Parti ouvrier</i> . — Prix de chaque volume.....	1 50
— Capital et Travail (traduction de Lassalle).....	2 »
— Quintessence du Socialisme (trad. de Schaeffle)..	1 »
— Le Parti ouvrier en France	» 20
V. MAROUCK. — Juin 1848	2 »
S. PEMJEAN. — Le Socialisme expérimental	» 15
L. RIVIÈRE. — L'Éducation d'un enfant	» 20
LÉONIE ROUZADE. — Le Monde renversé	2 »
— Le Roi Johanne	1 50
— Voyage de Théodose à l'île de l'Utopie	2 »
Procès de l'Internationale en 1868	1 »
Compte rendu des Congrès de Lyon et de Marseille , chaque volume.....	1 50
Rapports des Délégués des 82 corporations représentées à l'Exposition universelle de Vienne 1873 Prix divers de 40 à 75 cent. — <i>Rapport d'ensemble</i> ..	5 »
Rapport d'ensemble des Délégués à l'Exposition de Philadelphie 1877	2 »
Compte rendu du Congrès national de Reims	1 »